



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ARC
100
1.7

Compte-Rendu de la Journée du 11 Avril 1904



Arc 100.1.7

Harvard College Library



FROM THE

SALISBURY FUND

Given in 1858 by STEPHEN SALISBURY, of Worcester,
Mass. (Class of 1817), for "the purchase of books
in the Greek and Latin languages, and books
in other languages illustrating Greek
and Latin books."

couler

SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

CENTENAIRE

(1804-1904)

COMPTE-RENDU DE LA JOURNÉE

DU

11 AVRIL 1904



PARIS

1904

SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

CENTENAIRE

(1804-1904)

COMPTE-RENDU DE LA JOURNÉE

DU

11 AVRIL 1904



PARIS

1904

Arc 100.1.7
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
THÉDENAT COLLECTION
JAN. 6, 1921
SALISBURY FUND

I

SÉANCE SOLENNELLE

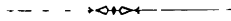
TENUE AU MUSÉE DU LOUVRE

DANS LE GRAND SALON CARRÉ DES PEINTURES

SÉANCE SOLENNELLE

TENUE AU MUSÉE DU LOUVRE

DANS LE GRAND SALON CARRÉ DES PEINTURES



PRÉSIDENCE DE M. HENRI OMONT, DEUXIÈME VICE-PRÉSIDENT.

Sur l'estrade ont pris place, à droite et à gauche de M. Henri Omont :

MM. Charles Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur; Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts;

MM. Léon Heuzey, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, délégué de l'Académie des Beaux-Arts; Maurice Croiset, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;

MM. Albert Kaempfen, directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre; Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale; Raoul de Saint-Arroman, chef du bureau des travaux historiques au ministère de l'Instruction publique; Noël Valois, secrétaire de la Société; Paul Girard, secrétaire-adjoint;

MM. W. Helbig, associé étranger de l'Institut, membre de l'Académie des Lincei, correspondant étranger honoraire; Ermanno Ferrero, professeur à l'Université, délégué de l'Académie royale des sciences de Turin, correspondant étranger honoraire; Valdemar Schmidt, professeur à l'Université de Copenhague, délégué de la Société des Antiquaires du Nord; E. Mascart, membre de l'Institut, délégué de l'Académie royale des lettres, sciences et arts de Modène; Charles H. Read, conservateur au British Museum, délégué de la Société des Antiquaires de Londres; Edward Hailstone, délégué de la Société des Antiquaires de Cambridge; le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut, délégué de l'American philosophical Society de Philadelphie; Franz Cumont, professeur à l'Université de Gand, conservateur aux

Musées royaux des arts décoratifs et industriels, délégué de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique ainsi que de la Société d'archéologie de Bruxelles; le chanoine Van den Gheyn, délégué de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand; Jules Lair, membre de l'Institut, délégué de la Société de l'Histoire de France; Albert Babeau, Émile Picot, Jules Oppert, Ch. Joret, Hartwig Derenbourg, membres de l'Institut;

MM. A. de Barthélemy, Georges Perrot, A. Héron de Villefosse, Edmond Saglio, Auguste Longnon, membres honoraires; Jules Guiffrey, le commandant Robert Mowat, l'abbé Henry Thédénat, Maxime Collignon, Ernest Babelon, Charles Ravaisson-Mollien, le baron de Baye, Maurice Prou, bibliothécaire-archiviste, Adrien Blanchet, trésorier, Eugène Lefèvre-Pontalis, membres résidants; le prince Roland Bonaparte, le R. P. Séjourné, supérieur de l'École biblique de Jérusalem, associés correspondants nationaux.

Dans la salle, on remarque beaucoup de dames qui nous ont fait le grand honneur d'assister à notre réunion et auxquelles nous adressons nos respectueux remerciements, puis la plupart des délégués des Académies et des Sociétés savantes étrangères ou provinciales, plusieurs membres de la Société des Antiquaires de France et de nombreux invités :

MM. Francis de Crue, professeur à l'Université, délégué de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève; H. Yates Thompson, de Londres, associé correspondant étranger; André Michel, conservateur au Musée du Louvre; G. Migeon, conservateur au Musée du Louvre; A. Bruel, chef de section aux Archives nationales, délégué de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France; Ch. Tranchant, ancien conseiller d'État, délégué de la Société des Antiquaires de l'Ouest; Jules Pilloy, délégué de la Société académique de Saint-Quentin; P. Bordeaux, délégué de la Société royale belge de numismatique; Louis Sallé, délégué de la Société nationale académique de Cherbourg; Ch. Petit, délégué de la Société d'émulation de Cambrai; Charles Normand, président de la Société des amis des Monuments parisiens; E. Caron, délégué de la Société française de numismatique; le chanoine Léopold Marsaux, délégué de la Société académique de l'Oise; Alphonse Gosset, délégué de l'Académie nationale de Reims; Émile Travers, délégué de la Société des Antiquaires de Normandie et de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen; Ferdinand Rey, délégué de la Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or; Paul Tannery, délégué de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France; L.-H. Labande, délégué de l'Académie de Vaucluse; A. Dufour, délégué de la Société historique et

archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix; Émile Schmit, délégué de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne; le chanoine Pottier, délégué de la Société archéologique de Montauban; Chevreux, délégué de la Société d'émulation des Vosges; René Fage, délégué de la Société archéologique et historique du Limousin; Léon Dumuys, délégué de la Société archéologique et historique de l'Orléanais; le marquis de Virieu, délégué de la Société historique et archéologique de Semur; J. Depoin, délégué de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise; Félix Pasquier, délégué de la Société archéologique du midi de la France; Georges Gassies, délégué de la Société historique et littéraire de la Brie; le vicomte Ch. de Laugardière, délégué de la Société des Antiquaires du Centre; Albert Roux, délégué de la Société d'émulation de Montbéliard; Plessier, délégué de la Société historique de Compiègne; Péron, correspondant de l'Institut, délégué de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne; le docteur Émile Neumann, délégué de la Société d'histoire naturelle de Colmar; J. Déchelette, délégué de la Société éduenne des lettres, sciences et arts; Émile Bonnet, délégué de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier; Arthur Rhôné et Ambroise Baudry, délégués du Comité de conservation des monuments de l'art arabe du Caire;

MM. Louis Passy, député de l'Eure, membre honoraire; A. de Boislisle, le comte Delaborde, Étienne Michon, Henri de La Tour, Amédée Hauvette, Camille Enlart, Henry Martin, Joseph Tardif, Paul Monceaux, Henri Stein, Fernand de Mély, Jules Maurice, Jules Toutain, membres résidents de la Société;

MM. le capitaine Espérandieu, correspondant de l'Institut; Paul Lacombe; l'intendant général Courtot; le comte de Kergorlay; le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan; O. Vauvillé; E. Fourdrignier; l'abbé Bouillet; Eugène-M.-O. Dognée; Ch. Sellier; G. Chauvet; H. Corot; C. Piet-Lataudrie; le marquis des Méloizes; Pierre de Goy; Julien de Saint-Venant; Eugène Châtel; Florentin Trauwinski; le comte de Lur-Saluces; le chanoine Porée; le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut; P. Arnauld; C. Vignot; Étienne Héron de Villefosse; E. Mareuse; H. Demaison; H. Jadard; L. Mirot; R. Poupardin; Roger Grand; A. Mayeux; Félix Thiollier; F. de Villenoisy; le baron de Geymüller, correspondant de l'Institut; H. Sarriau; Ch. Magne; Joseph Delaville-le-Roulx; Louis Quarré-Reybourbon; le comte de Ghellinck; l'abbé Müller; Paul Vitry; A. Dieudonné; Albert Naëf; André Storelli; le comte Charles de Beaumont; Victor Chapot; Louis de Grandmaison; Elias Liebbe; Émile Mâle; Henry Expert; Charles Chanteclair; Roland Delachenal; Gaston Le Breton, correspondant de l'Institut; Victor de Swarte; Louis Régnier; le baron J. du Teil; Charles Lucas; le docteur Capitan; Emmanuel Rodocanachi; Michel Clerc; Charles-Émile Ruelle; le comte Olivier Costa de

Beauregard; Conrad de Mandach; H. Durand-Gréville; Auguste Rey; Léon de Vesly; L. Germain de Maily; Henri Rigaux; L. Thery; Émile Cheylud; Georges Espinas; A. Boinet; P. Fromageot; Gabriel Fleury; l'abbé Requin, etc., associés correspondants de la Société;

MM. Dalligny, directeur du *Journal des Arts*; F. Bournon, du *Journal des Débats*; P. Plan, du *Temps*; Stephen Lemonnier, du *Petit Journal*; Arthur Sambon, directeur de la Revue d'art antique *Le Musée*; Imbert; Louis Sudre, secrétaire général de la Société française de numismatique, etc.

La séance est ouverte à deux heures un quart.

M. Héron de Villefosse dépose sur le bureau le volume publié par ses soins à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de la Société. Ce magnifique volume, dû à la collaboration de cinquante-quatre de nos confrères, a pour titre : *Société nationale des Antiquaires de France. Centenaire, 1804-1904. Recueil de Mémoires publiés par les membres de la Société*, Paris, 1904, 495 pages in-4°; xxv planches hors texte et 74 gravures intercalées dans le texte. Les antiquités nationales, l'archéologie grecque et romaine (fouilles de Delphes, de Rome, d'Ostie, de la Gaule et de l'Afrique du Nord), la numismatique, la glyptique, la philologie, l'histoire de France, l'histoire de Paris, l'histoire de l'art français au Moyen-âge (architecture, orfèvrerie, miniatures, estampes), qui constituent le fond des études ordinaires de la Société, y sont représentées par de très importants mémoires. Ce volume sera distribué à la fin de la séance.

M. Henri Omont, deuxième vice-président, donne lecture de la lettre suivante, qui lui a été adressée par M. le comte Paul Durrieu, président de la Société :

Cher confrère et ami,

Souffrant depuis quelque temps, je me vois interdire absolument par mon médecin toute sortie en ce moment; je ne pourrai donc assister ni à la séance du Centenaire tenue au Louvre, ni au banquet qui aura lieu le soir.

Vous voudrez bien, et vous saurez à merveille, me suppléer dans la présidence; mais ce n'en est pas moins pour moi un grand chagrin que de ne pouvoir en ce jour me trouver auprès de vous.

Je vous prie d'exprimer tous mes regrets à Messieurs les représentants du ministère de l'Instruction publique, à Messieurs les délégués des corps savants et à tous nos confrères, en leur disant que s'il m'est impossible d'être présent, je m'associerai au moins en pensée et de tout cœur à toutes les manifestations qui tendront à l'honneur de notre bien-aimée Société des Antiquaires de France.

Veillez me croire, cher confrère et ami, votre très cordialement attaché et dévoué,

P. DURRIEU,

Président de la Société des Antiquaires de France.

11 avril 1904.

Après avoir exprimé les regrets unanimes que cause à l'assemblée l'absence du président, M. Henri Omont donne la parole à M. Héron de Villefosse, président de la Commission du Centenaire, pour lire le discours de M. le comte Paul Durrieu.

Mesdames,

Messieurs et chers Confrères,

Lorsque le divin Ulysse, après avoir abordé dans l'île des Phéaciens et s'être demandé quel accueil il recevrait de ses habitants, put éprouver la bienveillance de ses hôtes, sa grande préoccupation fut de remercier les dieux qui lui avaient valu la faveur d'une généreuse hospitalité. Nous aussi, nous avons un premier devoir à remplir : celui d'exprimer notre gratitude pour l'hospitalité qui nous a été donnée dans cette illustre maison du Louvre, hospitalité qui ne s'applique pas seulement à nos séances ordinaires, mais qui s'est étendue jusqu'à cette réunion solennelle. Déjà à l'aurore de notre histoire, en 1805, au temps où notre Société portait encore le nom d'Académie Celtique, c'était au Louvre qu'elle tenait ses séances. Grâce à la bienveillance de Messieurs les directeurs des Beaux-Arts et des Musées, elle y est revenue depuis de très longues années. Elle ne saurait donc exprimer trop vivement aux titulaires actuels de ces hautes fonctions, à M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, à M. Kaempfen, directeur des Musées nationaux, sa reconnaissance pour une faveur qui lui a permis de vaquer à ses travaux sans inquiétude de l'avenir.

Nous avons également à nous acquitter envers la direction de l'Enseignement supérieur qui a tant fait pour nous aider dans nos publications et nos recherches. Et ce devoir nous est d'autant plus agréable qu'en nous adressant à M. le directeur de

l'Enseignement supérieur, nous nous trouvons en face d'un de nos plus éminents confrères, M. Ch. Bayet, qui appartient à notre Compagnie depuis un quart de siècle.

Que Messieurs les Directeurs, dont la présence ici est pour nous une nouvelle et gracieuse marque d'intérêt, reçoivent l'expression de nos plus profonds remerciements, en acceptant en même temps la mission de transmettre ces remerciements aux pouvoirs publics, qui nous ont donné et nous donnent encore aujourd'hui de si précieux témoignages de leur haute sollicitude.

Arrivé au bout d'une longue étape, le voyageur aime à jeter un regard en arrière pour se rendre compte du chemin parcouru. Dans quelques instants, notre cher secrétaire M. Noël Valois vous retracera l'histoire de notre Société depuis un siècle. Je ne veux pas empiéter sur son domaine; mais il me permettra de vous dire que nous avons le droit d'être fiers, quand nous envisageons l'œuvre accomplie par nos devanciers, sur les traces desquels nous nous sommes efforcés de marcher.

Gloriae majorum! Pour la gloire de nos aïeux! Telle est notre devise. Elle marque excellemment le champ de nos études. En effet, tout ce qui touche à notre cher pays de France, à l'histoire de son développement intellectuel, aux œuvres de ses enfants constitue le fond même de nos travaux. Cependant, notre cadre ne se limite pas au seuil de la patrie.

Notre civilisation française, que ne doit-elle pas à la Rome antique? à la radieuse Grèce? voire même aux plus anciens peuples de l'Orient? N'avons-nous pas à les considérer, à juste titre, également comme nos aïeux, tout au moins dans l'ordre des choses de l'intelligence, ceux qui, par leurs arts, leurs institutions, leur littérature, leur langage même, ont ouvert les chemins que nous foulons encore aujourd'hui? La Société des Antiquaires de France l'a toujours compris ainsi: Rome, la Grèce, l'Égypte, l'Orient relèvent de son domaine. Pour ne parler que des confrères disparus, à côté des Jules Quicherat, des Alexandre Bertrand, des Léon Renier, des Longpérier, des Saulcy, nous avons compté parmi nous les Renan, les Beulé, les Egger, les Mariette Pacha, les Emmanuel de Rougé.

A notre attention s'impose aussi une région qui fait maintenant partie intégrante de la France, l'Afrique du Nord, où se retrouvent tant de précieux restes de l'Antiquité romaine, et tant de témoignages intéressants de la plus ancienne organisation chrétienne. Et puisque nous parlons de l'Afrique française, nous ne saurions oublier de proclamer ici avec quel dévouement, avec quelle activité généreuse nous avons été secondés dans l'exploration de cette région par les représentants de notre vaillante armée, cette armée qui nous a fourni, à diverses reprises, quelques-uns de nos membres les plus éminents, à qui nous devons un de nos vénérés doyens de

l'heure actuelle, et qui sait toujours si bien allier l'amour de la science au dévouement à la patrie et au culte de l'honneur.

Les mêmes sentiments se retrouvent non seulement sous l'uniforme de l'officier, mais aussi sous la robe du prêtre, sous la blanche tunique du missionnaire. L'amour désintéressé de la vérité, commun à tous, crée parmi nous la plus puissante cause d'entente. C'est ainsi que nous avons eu plusieurs fois sous les yeux le spectacle touchant d'étroites amitiés se nouant et se fortifiant, sous l'égide de l'érudition, entre les représentants de la théologie protestante et les membres du clergé catholique.

Pris dans sa plus large extension, le terrain d'action de notre Société suffit à occuper des générations et des générations de travailleurs. Mais même en nous cantonnant simplement dans les limites de la France continentale, sans franchir les barrières des Alpes ou les flots bleus de la Méditerranée, que de sujets divers s'offrent à nous sur le sol même où nous sommes nés !

La géographie; l'histoire des premiers habitants, les Celtes, les Gaulois, les Gallo-Romains; l'étude des monuments que nous ont laissés l'Antiquité, le Moyen âge, la Renaissance; celle de notre ancien droit, de nos anciennes coutumes, de notre littérature; celle des monnaies, des sceaux, des armoiries; celle des œuvres d'art de toute nature, sculptures, orfèvreries, tapisseries, peintures, miniatures : voilà quelques sillons du vaste champ que notre Société s'occupe depuis cent ans à défricher avec une ardeur inlassable.

La diversité même des points traités fait de nos séances un milieu éminemment utile pour tous ceux qui le fréquentent. Un de mes prédécesseurs à la présidence, le savant conservateur du Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, a qualifié nos réunions de « parloir de l'Archéologie », où nous pouvons deviser sur l'état d'avancement de nos travaux respectifs, nous questionner mutuellement sur les points qui intéressent nos études du moment. « C'est ainsi, ajoutait notre confrère, « que sans presque en avoir conscience les bonnes volontés s'entr'aident et que « l'émulation se stimule. »

Rien de plus utile, de plus fécond que cette possibilité d'échanges d'idées. Sans doute, pour faire avancer la science sur un point, il convient de se spécialiser; mais la préoccupation exclusive d'un seul sujet peut avoir ses inconvénients en nous amenant à trop considérer les faits sous un angle unique. Combien les observations d'un confrère, familier avec tel terrain sur lequel vous ne croyiez pas avoir besoin de vous avancer vous-même, pourront vous permettre souvent de mieux saisir l'ensemble des questions et vous amener à des résultats plus généraux, plus décisifs ! Votre président tout le premier en a fait l'expérience. Le moi est haïssable, dit-on avec raison; cependant, pour corroborer par un exemple ce que je viens d'avancer, voulez-vous

me permettre de me reporter à une branche d'étude qui m'est plus particulièrement familière, l'histoire de la peinture en France jusqu'à l'aurore de la Renaissance ?

Aussi bien le sujet est-il en quelque sorte à l'ordre du jour. Nos prédécesseurs, en rendant pleine et entière justice aux éminentes qualités de nos ancêtres, s'étaient surtout occupés de l'architecture, puis de la sculpture ; la peinture était restée plus négligée. Nous héritons, hélas ! d'une situation fâcheuse, créée par l'incurie ou par le parti pris des générations qui se sont succédé depuis le *xvi^e* siècle et qui ont laissé périr, quand elles ne les ont pas systématiquement détruites, les productions des vieux maîtres français. Il y a quelques années on en était encore à soutenir que, si la France avait eu au Moyen âge des architectes et des sculpteurs de génie, dans la branche de la peinture elle était demeurée inférieure. Grâce à Dieu, les choses ont changé. Comme vous le savez, notre séance du Centenaire coïncide avec une manifestation capitale pour l'honneur de notre vieille École nationale, l'inauguration de l'Exposition des Primitifs français. Si cette exposition n'est pas l'œuvre directe de notre Société, du moins la plupart de ceux qui auront contribué à sa réussite appartiennent à notre Compagnie, à commencer par celui qui en a été l'initiateur et qui n'est autre que le premier de nos vice-présidents.

Je n'ai pas ici, mes chers Confrères, le moins du monde la prétention de donner à mes paroles l'allure d'une conférence et d'esquisser l'histoire du développement de la peinture dans notre pays jusqu'à la Renaissance. Je voudrais seulement vous montrer combien, pour traiter le sujet, il faut faire intervenir d'éléments variés, et par conséquent à quel point un milieu comme celui de notre chère Société, où chacun apporte le fruit de ses découvertes personnelles, où les questions sont envisagées sous des aspects parfois opposés, se trouve être un merveilleux poste d'observation et de préparation pour qui songe à entamer pareille étude.

Sans remonter jusqu'aux temps que l'on qualifie de barbares, déjà pour l'époque de Charlemagne et de ses successeurs immédiats nous avons des données certaines sur l'état de l'art de la peinture dans notre patrie, grâce à de superbes manuscrits parvenus jusqu'à nous. Or, dans ces manuscrits, nous voyons tantôt des formes et des figures qui dérivent de l'art romain ou gréco-romain, tantôt des arrangements décoratifs d'apparence irlandaise ou anglo-saxonne, tantôt des traits qui rappellent les productions de l'art byzantin, parfois même des motifs tout à fait orientaux et qui évoquent les créations de l'art sassanide. L'historien de la peinture française, pour bien comprendre la valeur de ces emprunts, pour apprécier jusqu'à quel point ceux-ci ont été plus ou moins conservés intacts, de quelle manière et dans quelle proportion ils se sont fondus ensemble, trouvera le plus grand secours à s'adresser à tels de ses confrères qui se seront occupés d'une manière plus spéciale de ce qui a été la source

originelle des différents courants, l'art romain ou gréco-romain, l'art scandinave, l'art byzantin, et dans une certaine mesure l'art persan.

Si je ne devais ménager votre temps, je pourrais vous signaler, en descendant le cours des âges, des particularités du même genre, dont l'explication exigerait des notions sur l'histoire de l'émaillerie ou de la céramique asiatique aux ^x^e et ^{xii}^e siècles.

Au ^{xiii}^e siècle, une admirable école de peinture s'est formée au centre du royaume de Philippe-Auguste et de saint Louis, spécialement dans l'Ile-de-France. Cette école, qui nous est connue principalement par des manuscrits de provenance royale, nous présente des productions aussi pures de style, aussi nobles et aussi élégantes de forme que celles de la merveilleuse sculpture de la même époque. Mais bientôt, de l'autre côté des monts, en Italie, des artistes apparaissent qui viennent rénover l'art de la peinture, Duccio à Sienne, Cimabué à Florence. Ils sont suivis par Giotto; et avec Giotto ce n'est plus le talent, c'est le génie qui entre en scène. Les écoles florentines et siennoises se fondent et se développent. Or, plus on étudie, en prenant les choses de haut, l'histoire des arts en France, plus on arrive à cette conclusion que nos aïeux étaient des esprits singulièrement ouverts, qu'ils ne se cantonnaient pas dans les théories précédemment en honneur, mais qu'ils cherchaient les moyens d'augmenter le trésor de leurs connaissances et se préoccupaient de ce qui se passait dans les pays voisins.

C'est ce qui eut lieu pour la peinture. Nous avons la preuve que la France, de très bonne heure, porta attention aux progrès qui s'effectuaient en Italie avec les Cimabué et les Giotto. Le frère de saint Louis, Charles d'Anjou, va en grande pompe visiter à Florence Cimabué dans son atelier. En 1298, Philippe le Bel envoie aux dépens de son trésor un peintre français à Rome, et, par Rome, dans les habitudes du temps, il faut entendre l'Italie centrale. Quelques années plus tard, le roi de France a fait plus encore; il a pris à son service des peintres romains, c'est-à-dire de l'Italie centrale, qui continuent longtemps à travailler pour lui ou pour ses successeurs. La France et l'Italie se sont donc trouvées en contact étroit en ce qui concerne l'art de la peinture. Il importe au plus haut point de savoir si ces faits n'ont pas eu leur répercussion sur l'évolution de l'art dans notre pays. Par conséquent, pour juger de la peinture française du ^{xiv}^e siècle, l'intelligence des œuvres créées par la peinture italienne à la même époque se trouvera un facteur indispensable. Ici également les relations entre confrères, les uns ayant étudié et sentant plus vivement le génie italien, les autres plus particulièrement au fait de notre histoire nationale, pourront être singulièrement profitables et fécondes.

La part à faire à l'Italie n'est qu'un des côtés de la question. Dès le début du ^{xiv}^e siècle, la France royale, et Paris en particulier, sont devenus des foyers intellec-

tuels qui exercent leur influence non seulement sur le centre de la France, mais sur toute l'ancienne Gaule jusqu'aux limites tracées par la rive gauche du Rhin. L'importance de Paris, comme grand centre d'art, a été mise en lumière par un de mes plus illustres prédécesseurs, E. Renan. Au premier rang des contrées qui subissent le plus vivement l'attraction de Paris se placent les régions situées au nord et au nord-est du royaume des Fleurs de Lis, si bien que, parmi les artistes qui se font Parisiens du fait de leur installation dans la capitale, beaucoup arrivent de Gand, de Bruges, de Bruxelles, de Liège, des duchés de Limbourg et de Gueldre, de la Hollande même.

Ces artistes du Nord, quelles conséquences ont entraîné leur établissement à Paris? Quels éléments de vitalité ont-ils pu infuser à notre vieille école purement française, et aussi qu'ont-ils gagné à s'agréger à cette école? La question est complexe; elle exige la connaissance de l'état des arts à la fois dans l'Ile-de-France et dans les pays d'origine. Pour beaucoup de maîtres de naissances diverses, le siège de la monarchie française est le grand centre de rendez-vous. Là se trouve comme le creuset où l'apport de chacun d'eux vient se fondre et s'affiner au contact d'un brûlant foyer intellectuel. Mais encore est-il intéressant de savoir en quoi consistaient les apports. Sur ce point, c'est l'historien des écoles locales du Nord, celui qui connaîtra bien les monuments conservés dans les Bibliothèques et les Musées de la Belgique, de la Hollande et des pays rhénans, qui pourra être l'utile auxiliaire de l'historien de la peinture en France.

Dans ce milieu si éclatant de la France royale et spécialement de Paris, un art d'une singulière beauté se développe, qui peut être qualifié d'art français, bien qu'il recrute ses adeptes partout où se trouve le vrai talent. Cet art atteint son apogée dans les premières années du xv^e siècle. Ses représentants les plus éminents cherchent alors à multiplier le plus possible leurs sources d'inspiration. Nous voyons se manifester une curiosité intelligente des monuments d'autres pays et surtout d'autres temps. Nous constatons, dans des miniatures du temps de Charles VI, des cas indéniables d'imitations de statues antiques ou l'emploi, comme modèles, de médailles, peut-être même d'intailles et de camées. Ces traits, le simple annaliste de la peinture peut-être de lui-même ne les apercevrait pas. Mais l'historien de la sculpture grecque, le numismate, le savant versé dans la connaissance de la glyptique, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, lui suggéreront des rapprochements, lui indiqueront des points de comparaison qui lui permettront de rendre plus complète justice à l'esprit ouvert et inventif de nos vieux maîtres français.

Avec les désastres terribles qui accompagnent les dernières années du règne de Charles VI s'éteint la séculaire suprématie de Paris. De nouveaux centres se créent, qui détournent les anciens courants. Désormais les artistes du Nord, qui jadis, quand ils se signalaient par un talent véritablement hors pair, se trouvaient comme entraînés

irrésistiblement vers l'Ile-de-France, s'arrêteront à Gand, à Bruges, à Bruxelles. Dans le royaume même, ce ne sera plus la capitale qui se trouvera le rendez-vous habituel des artistes. Les contrées favorisées à cet égard, ce seront les provinces riveraines de la Loire ou du Cher, où la cour de France prendra de plus en plus l'habitude de séjourner. Ce seront aussi les cités où certains princes du sang, continuant les traditions de goût pour les arts, héréditaires dans leur race, fixeront leur habitation.

Pour expliquer tous ces changements, l'historien pur, celui qui connaîtra tous les secrets de la politique ou qui sera versé dans la science des conditions économiques des différents pays, pourra, dans un échange d'indications amicales, au cours de nos séances, mettre le chercheur sincère sur la voie d'observations toutes nouvelles, et de la plus haute importance.

Durant ce ^{xv}^e siècle français, près des bords de la Loire à l'ombre de la monarchie française, sur les rives du Rhône auprès des résidences d'un roi René, dans les pays qui constituent l'apanage de la Maison de Bourbon, des maîtres travaillent et créent des chefs-d'œuvre dont quelques-uns, par bonheur, ont échappé à la destruction. L'un de ces maîtres, Jean Fouquet, est entré aujourd'hui dans la gloire. Les noms de Nicolas Froment, à qui nous devons le *Buisson ardent* d'Aix, et de son contemporain Enguerrand Charonton commencent à être connus. Mais que d'autres peintres attendent encore l'heure de la réparation ! comme les auteurs de ce *Retable de Moulins*, de cette émouvante *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, de cette délicieuse *Nativité* de l'évêché d'Autun, que vous pourrez admirer à l'Exposition des Primitifs français ! Des œuvres de ces maîtres énigmatiques s'exhale un charme qui s'impose à première vue. Toutefois nous ne les admirons encore que d'une manière un peu confuse, sans savoir au juste comment les classer.

D'autre part, il y a la question des influences étrangères, question beaucoup plus importante peut-être et plus compliquée qu'on ne le soupçonne encore. La France du ^{xv}^e siècle est entourée de trois grandes régions où l'art fleurit, la Flandre au nord, l'Allemagne à l'est, l'Italie au sud. Des échanges fréquents s'opèrent d'un pays à l'autre. Fouquet, nous le savons, pour perfectionner son talent a été en Italie. Des peintres d'origine flamande ou allemande sont venus travailler en France, allant jusqu'à Avignon, jusqu'à Toulouse. En revanche, c'est un Français qui, à Bruges et au temps de Memling, s'est placé au premier plan parmi les miniaturistes de la cité flamande. Ici encore, l'histoire de la peinture en France ne peut être séparée de l'histoire de la peinture dans les pays voisins.

Et que d'autres parties du domaine de l'érudition pourront encore être utilement mises à contribution ! Nous avons contre nous, pour étudier les productions de l'école française du ^{xv}^e siècle, une terrible difficulté : c'est le manque total de signatures sur les œuvres, la pénurie très grande de renseignements permettant

les attributions précises. En bien des cas même on peut hésiter pour dire si une œuvre est française ou flamande. Ce sont alors les détails de costume, la question du style des monuments représentés, les emblèmes et blasons, la présence de tel ou tel accessoire, qui pourront fournir de précieux jalons. L'histoire locale, les études généalogiques, la connaissance aussi de l'histoire littéraire, comme le montre par exemple un remarquable travail sur l'influence des *Mystères*, que publie en ce moment la *Gazette des Beaux-Arts*, permettront de faire la lumière sur bien des points qui resteraient obscurs si on les abordait avec les seules ressources de la critique d'art.

Vous le voyez, mes chers Confrères, l'histoire de notre vieille peinture française sortira d'un concours d'efforts. Le spécialiste qui s'y attachera le plus passionnément trouvera profit à interroger ses confrères, ses amis, adonnés à d'autres branches d'études, même parfois d'études paraissant au premier abord très éloignées de la sienne. A ce spécialiste il sera infiniment précieux d'avoir un centre de renseignements, une sorte de bourse d'idées, si vous voulez me permettre l'expression, qui mettront son esprit en éveil sur les points les plus variés. Cette bourse existe, et c'est précisément notre chère Société des Antiquaires de France, dans ces séances sans faste, sans pompeux appareil académique, mais si vivantes, si animées, où le nombre et la diversité des questions abordées attestent qu'après un siècle d'existence la Société demeure plus active et plus ardente que jamais.

Vous avez vu, par ce rapide exposé, combien, dans le domaine de l'histoire de la peinture, il y a de contacts entre la France et les pays voisins.

A toute époque du Moyen âge pour ainsi dire, nous constatons de grands courants qui portent les idées d'une contrée à l'autre, qui abaissent les barrières politiques, qui font qu'un peintre néerlandais ou allemand, ou un peintre italien jouissent chez nous sans restriction, aussi bien qu'un artiste né sur notre sol, de la faveur que mérite son talent. Et si nous nous transportions sur d'autres parties du terrain de l'érudition, nous serions amenés à des observations analogues.

Ces sentiments de tolérance, de large hospitalité réciproque, grâce à Dieu, nous les voyons revivre aujourd'hui.

Notre Société des Antiquaires possède à l'étranger, soit parmi les Compagnies savantes qui lui sont affiliées, soit individuellement dans ses associés correspondants, des amis fidèles et dévoués dont l'attachement lui est infiniment précieux. Dans chaque province de la France, elle compte également de zélés collaborateurs. L'annonce de la célébration de notre Centenaire nous a valu de leur part à tous, français ou étrangers, de touchantes démonstrations de sympathie.

Aussi terminerai-je, comme j'ai commencé, par un témoignage d'actions de grâces. A ces correspondants des départements ou des pays plus ou moins éloignés, à

ces corps savants, chacun dans leur sphère l'honneur de leurs patries respectives, qui se sont fait représenter à cette cérémonie ou s'y associent de cœur, la Société des Antiquaires de France exprime par la voix de son président ses chaleureux remerciements. Elle leur dit combien elle attache de prix à leur confraternité, combien elle est heureuse de se retrouver avec eux pour marcher sous une même bannière, la bannière qui porte pour devise l'amour, passionné et désintéressé, de l'érudition, la recherche sincère de la vérité dans les reliques du passé.

Le discours du comte Paul Durrieu est très chaleureusement applaudi.

Après cette lecture, M. Charles Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, se lève et prononce les paroles suivantes :

Mesdames,
Messieurs,

Vous me permettrez de croire qu'il manquerait quelque chose à cette fête si, au nom du ministre de l'Instruction publique absent de Paris, le directeur de l'Enseignement supérieur ne rendait pas hommage à la Société nationale des Antiquaires de France, s'il ne la remerciait pas des services que, depuis cent ans, elle rend à la science française.

Votre Société s'est constituée à une époque où notre histoire était, par bien des côtés, obscure, où elle était défigurée par des théories erronées, des préventions et des préjugés. Ses premiers fondateurs, quel que fût leur bon vouloir, n'étaient pas eux-mêmes à l'abri de certains de ces préjugés. Volontiers ils auraient réclamé le rétablissement du culte druidique, célébré les rites sacrés au fond de ce qui restait encore des épaisses forêts de l'ancienne Gaule et coupé le gui avec la faucille d'or légendaire. Heureusement ils reconnurent bientôt qu'ils devaient se faire de leur rôle une conception à la fois plus exacte et plus large : l'Académie celtique fit place à la Société des Antiquaires de France, qui prit aussitôt cette significative devise inscrite sur vos jetons de présence :

Sermonem patrium moresque requirit.

Cette devise était un programme, et ce programme votre Société l'a fidèlement rempli. Vos devanciers ont compris qu'il n'est pas d'inscription si brève, de fragment de sculpture si fruste, d'objet si humble qui ne contienne quelque chose de l'âme de la France et qui, interrogé par une érudition sagace, ne puisse nous éclairer sur nos lointaines origines. L'édifice de notre histoire se compose de ces matériaux, de ces

débris, dont chacun, pris à part, est souvent insignifiant et sans intérêt, mais qui, rapprochés les uns des autres, se complètent et se coordonnent. Grâce au zèle des Antiquaires, grâce au dévouement de leurs correspondants épars dans toute la France, a été entreprise une enquête qui reste toujours ouverte et qui s'est étendue à toutes les parties du vaste domaine de l'archéologie.

Cependant votre sollicitude s'est portée avec une affection particulière sur les plus belles époques de notre art national. Vous avez contribué pour une large part à ces recherches qui ont remis en honneur notre art du Moyen âge, cet art vraiment français, *opus francigenum*, qui, né dans la région voisine de Paris, a couvert la France de ses admirables monuments, et que nos maîtres d'œuvres et nos imagiers ont propagé à travers l'Europe et au delà même des limites de l'Europe. D'autre part, surtout au cours de ces dernières années, vos études ont éclairé d'une nouvelle et vive lumière les origines de notre Renaissance, rendu aux artistes français la place qui leur appartient et montré quelles traditions rattachent leurs œuvres à celles des siècles précédents. Cette exposition des Primitifs français, qui va s'ouvrir demain et qui sera une si éclatante manifestation de notre génie national, la Société des Antiquaires l'a préparée par ses travaux : son président, M. Durrieu, ses vice-présidents, MM. Bouchot et Omont, sont au premier rang parmi ses organisateurs. M. Durrieu, dans le volume que vous publiez à l'occasion de votre Centenaire, observe que la Société peut revendiquer une sorte de priorité en tout ce qui touche Jean Fouquet. Il aurait le droit d'ajouter que cette priorité vous pouvez la revendiquer en bien d'autres occasions.

Oserai-je dire que j'ai quelque titre à parler de vos travaux ? Depuis plus de vingt-cinq ans je parcours fidèlement, souvent la plume à la main, vos Bulletins et vos Mémoires. Il n'est point de volume où je n'aie beaucoup appris, où je n'aie recueilli de précieux renseignements, où je n'aie eu occasion de constater la variété de vos recherches, l'originalité et la sagacité de vos interprétations. Ce que je regrette, c'est que l'État ne soit pas encore entré plus complètement dans la voie que vous avez ouverte. Il existe dans nos grands établissements scientifiques, dans nos Universités, des chaires d'antiquités égyptiennes, assyriennes, sémitiques, grecques, latines. Certes, elles y sont bien à leur place et elles sont occupées par des maîtres qui font autorité. Mais n'est-il point pénible de constater que les antiquités nationales ne figurent encore que sur l'affiche de l'École du Louvre ? N'auraient-elles point droit, elles aussi, à des chaires au Collège de France, à la Sorbonne, dans nos Universités provinciales ? Je n'ose insister, mes regrets pourraient être interprétés comme des promesses que je ne puis me permettre. D'ailleurs, l'État a fait beaucoup pour l'enseignement supérieur, et il ne peut tout faire. Mais qui sait si, parmi les

amis des Antiquaires de France, il ne s'en trouvera pas un, de cœur généreux, qui voudra attacher son nom à une aussi excellente création ? Si c'est un rêve, il n'est pas défendu de faire de beaux rêves, et il est arrivé parfois que les rêves sont devenus des réalités. En tout cas, je place celui-ci sous la protection de votre Société.

M. le ministre est absent de Paris ; je n'ai pu lui demander de récompenser par des distinctions honorifiques le dévouement de quelques-uns de vos collaborateurs et de vos correspondants. C'est une requête que je lui adresserai dès son retour et je suis convaincu d'avance qu'elle sera bien accueillie. Mais ne croyez pas que nous comptons par là acquitter nos dettes envers vous ; l'État, qui sait l'importance des services que vous avez rendus à la science, entend rester votre débiteur.

M. Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts, se lève à son tour et s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Vous avez bien voulu inviter des représentants du Gouvernement à assister à la célébration de votre centième anniversaire et j'ai répondu pour ma part avec d'autant plus d'empressement à votre appel que votre Société est de celles, bien rares aujourd'hui, qui se fixent à elles-mêmes un objectif précis et le réalisent avec leurs propres ressources, sans rien demander à l'État que de vouloir bien témoigner de leurs efforts et en constater les résultats. Grâce à cette prudente méthode, depuis le jour où l'illustre La Tour d'Auvergne prenait rang, à titre de fondateur, sur les registres de l'Académie Celtique, un siècle s'est écoulé sans que votre institution, dotée, à quelques années de là, d'un nom plus en rapport avec l'étendue et la généralité de ses études, ait fait que grandir en autorité, en prestige.

Vous formez, Messieurs, une élite scrupuleusement limitée, d'accès difficile et d'autant plus envié, dont une bonne partie figure déjà sur les bancs de l'Institut de France, très fier lui-même, en retour, de contribuer, le cas échéant, à son recrutement. Les investigations minutieuses, poursuivies avec une rigueur toute scientifique, les mémoires appuyés de documents irrécusables qui signalent l'activité de vos membres, forment la plus utile contribution à la connaissance des époques reculées et des monuments ignorés ou peu accessibles. Vos travaux constituent peu à peu ainsi les indestructibles assises de l'Histoire et si, dédaigneux de la notoriété qui accueille les vulgarisations brillantes, vous vous confinez, avec une sorte de volupté stoïque, dans les arides controverses de l'érudition, c'est que vous savez bien que tel savant, apprécié de quelques contemporains, ses pairs, déposera plus tard devant la postérité du savoir et de la sagacité de sa génération.

Aussi, Messieurs, par une faveur dont elle est avare, l'Administration des Beaux-

Arts a-t-elle réservé à vos délibérations le siège même de nos collections d'État, comme pour attester que vos travaux en sont le complément inséparable et participeront de leur durée.

Il semble, au surplus, que votre Société reçoive en ce jour un nouveau lustre de l'exposition des Primitifs français qui va s'ouvrir demain près d'ici, d'où jailliront des lumières nouvelles sur les origines de notre art national, et dont plusieurs d'entre vous, votre éminent président tout le premier, ont préparé patiemment les matériaux ou même fourni les plus précieux éléments. Que l'éclatante victoire que vont remporter nos vieux imagiers, un Beauneveu, un Jean Malouel, un Fouquet, un Charonton, un Maître de Moulins, un Nicolas Froment, un Perréal, dont les noms retentiront avant peu sur les bouches des hommes, vous mentionne dans son bulletin parmi ses ouvriers les plus anciens et les plus dévoués. Ce ne sera que stricte justice, et je veux, pour mon compte, ne céder à personne le plaisir de proclamer la grande part qui vous revient dans cette manifestation mémorable.

M. Henri Omont, présidant la séance, se félicite d'être l'interprète de la Société auprès des représentants du Gouvernement. Il leur exprime sa reconnaissance pour les témoignages de haute bienveillance que la Compagnie a reçus des pouvoirs publics; il les remercie particulièrement d'avoir bien voulu, par leur présence à cette cérémonie commémorative et par leurs paroles, donner à la Société des Antiquaires de France une nouvelle et précieuse marque d'estime et de sympathie.

Le président communique ensuite les adresses et les télégrammes envoyés à l'occasion du Centenaire, dont on trouvera plus loin l'énumération; il proclame à cette occasion les sentiments de vive gratitude que ces cordiales manifestations ont fait naître chez tous nos confrères; il prie les délégués présents à la séance d'en transmettre l'expression aux Académies et aux Sociétés dont ils sont les représentants.

Soixante-dix Académies et Sociétés savantes de la France et de l'étranger ont bien voulu désigner un délégué à cette séance solennelle¹. Elles nous ont adressé en même temps, soit par lettres, soit par l'organe de leurs délégués, des félicitations, des vœux, des témoignages d'estime et de bonne confraternité dont nous sommes profondément reconnaissants. Nos associés correspondants, nationaux ou étrangers, ont été unanimes à nous faire parvenir, avec un touchant empressement, des preuves de leur dévouement.

1. La liste des délégués est imprimée à la fin de ce compte-rendu, p. 49-51.

Ces adresses, ces télégrammes, ces lettres seront déposés dans nos archives : nous les conserverons comme de précieux titres, destinés à rappeler les relations cordiales que les historiens et les archéologues de tous les pays ne doivent jamais cesser d'entretenir pour la recherche commune de la vérité; ils y représenteront un souvenir inoubliable de notre Centenaire.

En exprimant, à notre tour, aux Sociétés correspondantes et à nos confrères les souhaits que nous formons pour leurs succès, pour leur prospérité et pour leur glorieuse destinée, nous les remercions des marques de sympathie dont ils nous ont comblés et dont nous nous sentons extrêmement honorés.

M. le président donne lecture des adresses et des télégrammes déposés sur le bureau :

1° De la Société archéologique du Musée du royaume de Bohême, à Prague :

MUSEUM
REGNI BOHEMIAE
PRAGAE

Prague, le 30 mars 1904.

Monsieur le président,

La France est la patrie de l'archéologie préhistorique : ses cavernes mystérieuses, ses monuments mégalithiques, ses palafittes, ses tumulus, les tombeaux marniens et les oppida ont démontré au monde savant de l'Europe le passé historique de la France, inconnu cependant des anciens historiens. C'est en France que prit naissance dans les derniers cent ans une nouvelle science, cultivée depuis dans toute l'Europe; et vous, Messieurs, qui étiez les premiers apôtres de cette nouvelle science, qui étiez les maîtres de l'Europe, vous avez acquis des droits à la reconnaissance de tout le monde savant. Nous autres archéologues de Bohême, pays où se trouvent tant de souvenirs de l'archéologie préhistorique et dont les relations avec la France remontent au ^{xiv}^e siècle, nous nous reconnaissons dociles disciples de vos savants si justement renommés, et nous nous empressons de vous féliciter à l'occasion du Centenaire de la fondation de votre savante Société, qui a rendu tant de signalés services à la science.

Veuillez agréer, Messieurs, avec nos regrets de ne pouvoir nous faire représenter à cette fête par un de nos membres, l'assurance de notre haute estime et de notre entier dévouement.

Au nom de la section archéologique du Musée du royaume de Bohême.

Joseph HLÁVKA, président.

D^r J. L. PÍČ, secrétaire.

2° De la Commission centrale impériale des Monuments historiques et artistiques, à Vienne (Autriche) :

K. K. CENTRAL-COMMISSION
FÜR
KUNST- UND HIST. DENKMALE

Wien, am 7 April 1904.

An die geehrte Société nationale des Antiquaires de France, in Paris.

Indem ich Namens der Zentral-Kommission der geehrten Gesellschaft für die Einladung zur Jahrhundertfeier ihres Bestandes herzlichst danke und lebhaft bedauere von der Entsendung eines hieramtlichen Delegierten absehen zu müssen, beehre ich mich der geehrten Gesellschaft auf diesem Wege die aufrichtigsten Glückwünsche zu der seltenen Feier zu übermitteln.

Der Präsident :

Freih. VON HELFERT.

3° De la Société des Antiquaires de Cambridge¹ :

(Seal of the Cambridge Antiquarian Society.)

CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1904.

La Société des Antiquaires de Cambridge a l'honneur d'offrir ses hommages à la Société nationale des Antiquaires de France à l'occasion de la célébration de son Centenaire.

La reconnaissance du monde des Antiquaires est due à la Société pour l'encouragement qu'elle a donné aux études archéologiques par ses recherches et par ses publications; ses membres illustres l'ont fait honorer dans tous les pays.

Les noms de Boucher de Perthes, créateur de la science préhistorique, du bibliophile Jacob, étudiant dévoué du Moyen Âge, de Du Sommerard, fondateur et organisateur du Musée de Cluny, de Viollet-le-Duc, architecte savant et auteur éloquent, et d'autres archéologues non moins illustres, ont couronné la France de lauriers que la Société des Antiquaires de France, telle que nous la connaissons de nos jours, ne laissera pas faner.

Il va sans dire que l'archéologie est citoyenne d'un pays qui renferme les restes préhistoriques de Carnac, les monuments romains de la vallée du Rhône, les belles cathédrales qui sont les cynosures du monde entier. Les Sociétés de tous les pays doivent se réjouir que la Société nationale des Antiquaires de France ait rempli sa tâche avec tant de verve et tant d'esprit.

1. Cette adresse a été imprimée spécialement pour le Centenaire, sur papier grand format et sur une seule page.

Que les études archéologiques fleurissent et que la Société nationale des Antiquaires de France puisse célébrer son deuxième Centenaire avec plus d'enthousiasme, si c'est possible, que le Centenaire que nous fêtons aujourd'hui !

Alfred C. HADDON, président.

John Ebenezer FOSTER,

secrétaire de la Société des Antiquaires de Cambridge.

Cambridge, le 11 avril 1904.

4° De la Société des Antiquaires de Normandie, à Caen :

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE

Caen, 2 avril 1904.

Monsieur le président,

La Société des Antiquaires de Normandie a l'honneur d'adresser à la Société des Antiquaires de France, à l'occasion du Centenaire de sa fondation, l'expression de ses très sincères et très profondes sympathies.

Fondée en 1823, notre Société a sans cesse, depuis cette époque, entretenu avec la vôtre des relations qui, chaque jour, sont devenues plus étroites ; à maintes reprises elle a été fière d'avoir pour directeur quelqu'un des membres de votre savante Compagnie.

La Société des Antiquaires de Normandie forme les vœux les plus ardents pour la prospérité toujours croissante de la Société des Antiquaires de France dont les travaux ont, depuis un siècle, ajouté à la gloire de notre pays un de ses plus nobles fleurons.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'expression de ma considération la plus distinguée et de mes sentiments de très dévouée confraternité.

Pour le président empêché,

Le secrétaire de la Société,

Émile TRAVERS.

5° De la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer :

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE LA MORINIE

Saint-Omer, le 9 avril 1904.

Monsieur le président,

La Société des Antiquaires de la Morinie me charge d'être son interprète auprès de la Compagnie que vous présidez pour lui adresser ses félicitations à l'occasion du Centenaire que vous célébrez en ce jour.

Elle a l'honneur de vous rappeler qu'elle a compté dans son sein depuis sa fondation plusieurs membres de la Société des Antiquaires de France ; elle est elle-même en

relation d'échange de publications avec votre Compagnie depuis de longues années. C'est pourquoi, Monsieur le président, elle se prévaut aujourd'hui de ce double lien pour prendre sa part aux manifestations de sympathie qui vous sont adressées, ainsi qu'aux vœux qui vous sont portés pour la prospérité toujours croissante de la science à laquelle vous apportez une si large contribution.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Pour le président de la Société des Antiquaires de la Morinie,

J. DE PAS, secrétaire général.

A Monsieur le président de la Société des Antiquaires de France, au Musée du Louvre, Paris.

6° De la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix, à Corbeil :

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

Corbeil, le 10 avril 1904.

La Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix adresse ses félicitations bien cordiales à sa grande aînée, la Société des Antiquaires de France, au sujet du Centenaire de sa fondation ; elle tient à honneur de s'associer aux nombreux témoignages de haute estime et de sympathie qui lui ont été prodigués à l'occasion de la célébration du centième anniversaire de sa naissance.

Pour le président empêché,

Le secrétaire général,

A. DUFOUR.

7° De l'Académie des sciences (Commission de l'histoire de l'Art), à Cracovie :

Cracovie, 10 avril 1904.

La Commission de l'histoire de l'Art de l'Académie des sciences à Cracovie s'empresse d'adresser ses félicitations à l'occasion du Centenaire de la Société.

SOKOŁOWSKI, président.

8° De la Société finlandaise d'archéologie, à Helsingfors :

Helsingfors, 10 avril 1904.

A l'occasion du Centenaire de la Société nationale des Antiquaires de France, la Société finlandaise d'archéologie envoie ses félicitations les plus sincères.

ASPELIN.

9° De l'Université royale d'Upsal :

Upsala, 10 avril 1904.

Au nom de l'Université royale d'Upsala, le recteur soussigné a l'honneur d'adresser à votre célèbre Société, avec ses félicitations cordiales pour l'œuvre si glorieusement accomplie par elle pendant son premier siècle d'existence, ses vœux les plus sincères pour sa prospérité future.

Olof HAMMARSTEN.

10° De M. Otto Hirschfeld, associé étranger de l'Institut, membre de l'Académie des sciences et professeur à l'Université de Berlin, correspondant étranger honoraire :

Charlottenburg, 11 avril 1904.

Societati antiquariorum gallicorum per centum annos de universa Galliae historia unice meritaе novum saeculum faustum fortunatum precatur.

Otto HIRSCHFELD, socius exterus.

11° De la comtesse Ouvaroff, présidente de la Société impériale archéologique de Moscou, correspondant étranger honoraire :

Moscou, 10 avril 1904.

Veillez accepter, Monsieur le président, et présenter à l'honorable Société des Antiquaires de France nos félicitations et nos vœux chaleureux à l'occasion de son premier Centenaire. Regrette de ne pouvoir être des vôtres.

Comtesse OUVAROFF.

12° De M. Otto Benndorf, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie des sciences et professeur à l'Université de Vienne, directeur de l'Institut archéologique autrichien, correspondant étranger honoraire :

Wien, 11 avril 1904.

Der Société nationale des Antiquaires de France entrietet zur seltenen Jubelfeier im Namen des oesterreichischen archaeologischen Instituts und im eigenen Namen die herzlichsten Glueckwuensche.

Otto BENNDORF.

13° De M. le comte Serge Chéréméteff, membre du conseil de l'Empire, président de la Société des anciens textes à Saint-Pétersbourg, associé correspondant étranger :

Petersbourg, 10 avril 1904.

Monsieur le président,

Veillez transmettre mes félicitations sincères et mes vifs regrets de ne pouvoir assister personnellement aux fêtes du Centenaire de la Société, dont j'ai l'honneur d'être l'associé correspondant.

Comte Serge CHÉRÉMÉTEFF.

14° De M. le docteur Carton, président de la Société archéologique de Sousse, associé correspondant national :

Sousse, 11 avril 1904.

La Société archéologique de Sousse et le docteur Carton s'associent à la fête du Centenaire de la Société des Antiquaires de France; ils adressent leurs vœux pour la continuation de la prospérité de la Société.

CARTON.

Un grand nombre de nos confrères et de savants étrangers ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir prendre part à cette séance solennelle :

MM. le marquis de Vogüé, le comte de Lasteyrie, Th. Homolle, Henri Bouchot, l'abbé Beurlier, Georges Lafaye, membres résidents;

La comtesse Ersilia Caetani Lovatelli, de l'Académie des Lincei; le chevalier Theodor von Sickel, associé étranger de l'Institut, professeur à l'Université de Vienne et président de l'Institut autrichien de Rome, correspondants étrangers honoraires;

Mgr Célestin Douais, évêque de Beauvais, le R. P. Camille de la Croix, J. de Laigue, Édouard Piette, Léonce de Montille, Henry de Gérin-Ricard, Adrien Planté, le marquis de Fayolle, Victor Vaillant, le comte A. de Loisne, Léon Morel, G. Daupeley-Gouverneur, Léon Galle, Paul Gauckler, Clément Duvernoy, Gustave Fougères, Charles Braquehay, Alexandre Vitalis, Roger Vallentin du Cheylard, Albert Baras, le marquis de Croizier, Maurice Besnier, Ernest Arbeltier de la Boulaye, associés correspondants nationaux;

Le comte François van der Straten-Ponthoz, membre de l'Académie de Metz, E.-H. Soil de Moramé, vice-président du tribunal de première instance de Tournai, Arpad de Giöry de Nadudvar, archiviste de la maison impériale et royale d'Autriche-Hongrie, M. Henri Fazy, président du conseil d'État de Genève, le Révérend Arthur-C. Headlam, principal de King's College à Londres, le docteur Hans Olrik, directeur de l'École normale supérieure à Copenhague, le docteur Konrad Plath, de Berlin, associés correspondants étrangers;

Mgr Bulic, directeur du Musée archéologique de Spalato et des fouilles de Salone, au nom du *Bullettino di archeologia e storia dalmata*; Giacomo Tropaea, professeur à l'Université de Padoue, au nom de la *Rivista di storia antica*.

La parole est donnée à M. Noël Valois, secrétaire, pour lire son rapport sur l'histoire de la Société des Antiquaires de France pendant le premier siècle de son existence.

Mesdames,

Messieurs,

Ceux d'entre vous qui ont remarqué la place d'honneur qu'occupe dans la salle de nos séances le buste de La Tour-d'Auvergne ne se rendent peut-être pas bien compte, à première vue, de la relation qui existe entre la Société nationale des Antiquaires de France et le Premier Grenadier des armées de la République. A vrai dire, le large baudrier que le sculpteur Corbet a jeté sur l'épaule nue du vieux guerrier breton n'est pas un attribut suffisamment explicite pour faire reconnaître en lui le fondateur véritable et l'inspirateur d'une association aussi pacifique que la nôtre.

Chez La Tour-d'Auvergne-Corret, vous ne l'ignorez pas, le brave était doublé d'un savant, ou, pour éviter complètement l'emphase trop en honneur à son époque, d'un chercheur; et, entre deux glorieuses campagnes, il s'adonnait à des études et se livrait à des hypothèses, parfois plus aventureuses que justifiées, sur la langue et l'histoire de cette terre armoricaine dont il était originaire. Celtisant, j'allais dire celtomane enthousiaste, l'auteur des *Origines gauloises* n'allait sans doute pas aussi loin que son ami Le Brigant, pour qui le bas-breton était la langue primitive, remontant non pas jusqu'au déluge, mais, s'il vous plaît, jusqu'à la création. Il croyait cependant que les Celtes étaient les maîtres de tous les peuples occidentaux, et que Grecs et Romains leur devaient leur philosophie, leur culte, la meilleure partie de leur civilisation.

Il fit école et légua notamment sa bibliothèque à un professeur de Blois, moitié archéologue, moitié naturaliste, auquel il avait enseigné jadis le bas-breton. Éloi Johanneau, quatre ans après le fatal coup de lance qui mit fin, en Bavière, à la carrière du héros, entreprit de poursuivre l'œuvre scientifique de son maître, et, sentant le besoin de s'entourer de collaborateurs, conçut le projet d'organiser une société dont le but serait : 1° de reproduire l'histoire des Celtes, de rechercher leurs monuments, de les discuter, de les interpréter; 2° d'étudier et de publier des étymologies de toutes les langues de l'Europe à l'aide du celto-breton, du gallois et de la langue erse. Il s'ouvrit de ce dessein au breton Mangourit, quinze jours après, à un autre

breton, de Lorient, Jacques Cambry. Ce dernier, qui avait été préfet de l'Oise, s'occupa de faire les démarches nécessaires aux ministères de l'Intérieur et de la Police : on eut la permission de se réunir et même de faire paraître une livraison chaque mois. *L'Académie Celtique* était fondée. Ceci se passait vers la fin de l'an XII, durant l'été de 1804.

Il s'agissait de trouver d'abord un domicile. Après quelques séances tenues chez Jacques Cambry, on s'entendit avec les deux Sociétés des Amis des arts et Philotechnique : elles consentirent à partager avec l'Académie celtique le local qu'elles tenaient de la libéralité du gouvernement. C'est ainsi que votre Compagnie fit, pour la première fois, le 3 ventôse an XIII (22 février 1805) son entrée au Palais du Louvre. Elle eut à peine le temps d'y constituer son bureau et d'y voter son règlement. L'Empire venait de décider la restauration du Louvre : il fallut déguerpir.

On campa quelque temps, fort à l'étroit, dans un local loué à frais communs par les trois Sociétés expulsées, rue Jean-Jacques Rousseau. C'est là pourtant qu'eut lieu la première assemblée générale de l'Académie celtique, le 9 germinal an XIII (30 mars 1805). Ce fut, Messieurs, un grand débordement d'éloquence. La race celtique, ce jour-là, se vit vengée de tous les affronts que lui avaient fait subir pendant tant de siècles les Romains et les Francs. On apprit que les principes du druidisme avaient inspiré Zoroastre, Orphée et Pythagore ; on sut qu'abusant lâchement de ce que les Celtes n'écrivaient pas leur histoire, les peuples modernes avaient cherché à s'approprier la gloire de « ces vieux conquérants de la Grèce, de Rome, de toute l'Europe et de la presque totalité de l'Asie ». Mais l'heure de la justice avait sonné : c'est pour détruire les erreurs des ennemis du nom gaulois que s'était formée l'Académie celtique. Elle commençait par proclamer l'authenticité des poésies d'Ossian, aussi certaine, déclarait gravement son secrétaire perpétuel, que celle de l'Iliade, de l'Odyssée ou même de la Bible. Ce programme ne pouvait que plaire aux souverains éclairés de toutes les nations, mais particulièrement à « celui qui venait de restituer à la Gaule la force, la majesté, toute la puissance qu'elle avait eue dans les plus beaux jours de sa gloire ». On ne manqua point d'évoquer le nom de La Tour-d'Auvergne. Il fut entendu que son « esprit » planerait toujours sur les travaux de l'Académie. Mangourit donna lecture du fameux ordre du jour du général Dessoles maintenant le nom du Premier Grenadier sur les contrôles de la 46^e demi-brigade, et proposa ingénieusement de le maintenir aussi sur la liste des membres de l'Académie celtique : lors des appels, ce glorieux nom serait énoncé le premier, et, dans la prochaine séance publique, l'effectif des Académiciens résidants serait porté à quatre-vingt-deux, pour égaler celui des grenadiers de la compagnie de La Tour-d'Auvergne. Puis, prévoyant les contradictions qu'allaient soulever les théories pan-celtiques de ses confrères, l'orateur s'écriait, dans un beau mouvement : « Exposés malgré vous à ces luttes plus ou

moins puériles, vous imitez l'un des compagnons de La Tour-d'Auvergne à la fatale et glorieuse journée d'Oberhausen; ce brave, voyant les grenadiers ébranlés par le trépas du héros, sut fixer la victoire attristée en plaçant son visage en face des ennemis : vous repousserez les vôtres en leur présentant le livre des *Origines gauloises* ! »

Nous verrons bientôt que ce palladium ne fut pas toujours suffisant pour décider de la victoire. Mais ne nous hâtons pas de sourire de cette naïve assurance. Gardons-nous même de railler l'innocente manie de Jacques Cambry, le premier de nos présidents, qui se fit peindre en druide¹. Tout n'était pas enfantillage dans le programme de nos fondateurs. Quand on les voit se proposer de fouiller le sol, de compulser les chartes, de dépouiller les recueils de textes originaux, quand on remarque l'importance toute nouvelle qu'ils attachent à l'étude des patois et des traditions populaires, quand on surprend leurs sentiments de noble émulation à la vue des Sociétés d'Antiquaires qui depuis longtemps fonctionnaient avec succès dans certains pays étrangers, on leur pardonne aisément un naïf enthousiasme, symptôme de jeunesse et gage d'infatigable ardeur; on comprend qu'à défaut de doctrine bien solide, ces pionniers avaient une méthode, et qu'elle devait les conduire, sinon à la confirmation de leurs utopies grandioses, du moins à des résultats très tangibles dans le domaine de l'histoire, de l'archéologie ou de la philologie nationales. Qu'importe qu'en comparant les monuments druidiques aux monuments romains, ils s'extasiassent, comme Joseph Lavallée, sur la supériorité des premiers, « dont la sévère gravité leur rappelait la simplicité de la morale, la pureté du culte et l'élévation de la pensée celtique, » tandis que les autres, malgré leur faste, leur remémoraient « les crimes de la tyrannie, l'impudicité de l'Olympe ou les malheurs du monde, » qu'importe, dis-je, ces préventions, si elles les portaient à décrire, à cataloguer et à défendre avec d'autant plus d'énergie contre le vandalisme moderne ces précieux vestiges du passé? Les explorations prolongées d'Éloi Johanneau dans les départements du centre, ses enquêtes patientes auprès des habitants de commune en commune ne l'ont-elles pas conduit à de très utiles constatations d'usages, de croyances, de traditions anciennes? Et même dans la catégorie des travaux de linguistique, à côté de rêveries sans objet, n'y a-t-il pas des œuvres de valeur comme la *Grammaire celto-bretonne* ou le *Dictionnaire celto-breton* d'un de nos fondateurs, Legonidec? Admirens donc sans restriction l'élan patriotique qui, dès ventôse an XIII, groupa une trentaine de membres autour de Cambry, Mangourit et Johanneau. Sachons-leur gré d'avoir, à la veille d'Austerlitz, tenté un pacifique appel qui fut entendu de plusieurs sommités du monde scientifique, ecclésiastique ou militaire. Les noms de l'amiral Bruix et du maréchal

1. D.-L. Miorcec de Kerdanet, *Histoire de la langue des Gaules* (Rennes, 1821, in-8°), p. 75.

Brune figurent sur notre première liste à côté de ceux de Fourcroy, de Lacépède et de Volney, et l'archevêque de Besançon Le Coz fut si heureux de se voir inscrit parmi les membres non résidants que sa reconnaissance s'épancha en bas-breton : « Depuis si longtemps, écrivit-il au secrétaire perpétuel, je n'avais eu occasion de parler celte ! et, vous le savez, c'est si doux pour un breton ! »

Ainsi constituée, la petite phalange se mit bientôt à l'œuvre. Mangourit et Dulaure, l'historien de Paris, dressèrent de longues séries de questions qui devaient être envoyées, en province, aux correspondants et même circuler dans les départements par l'entremise de certains préfets. On avait le sentiment très juste que la vieille France n'était point encore morte, mais que le Code civil, plus que la Révolution, allait peut-être précipiter sa fin, et qu'il n'était que temps de recueillir les vestiges d'usages, d'institutions près de disparaître : on s'enquérât donc des coutumes, des superstitions, des cérémonies, des sépultures, des proverbes, des sobriquets, et l'on promettait aux réponses qui seraient envoyées l'hospitalité des *Mémoires*, puis des archives de l'Académie.

A partir du 9 juin 1805, on se réunit aux Petits-Augustins, dans le Musée des Monuments français. Alexandre Lenoir, en y recevant l'Académie, dont il était alors président, lui fit remarquer qu'il la plaçait au milieu même des monuments qui étaient l'objet de ses études ; il lui fit aussi valoir l'avantage de siéger près de l'*Élysée*, ce jardin de sa création où il avait recueilli, dans des tombeaux environnés de cyprès, de myrtes et de roses, les cendres de Montfaucon, de Mabillon, de La Fontaine, de Molière, de Boileau, de Descartes, d'Héloïse et d'Abélard. « Ne voyez-vous pas déjà, disait-il à ses zélés confrères, ces ombres immortelles ranimées à votre approche, sortir de leurs tombeaux pour venir siéger avec vous ? Ne les voyez-vous pas déjà errer autour de vous, prendre part à vos recherches et applaudir à vos travaux qui, comme les leurs, n'ont pour but que la gloire nationale ? » J'ignore si Johanneau, Le Gonidec et Mangourit jouirent, en effet, beaucoup de cette collaboration macabre ; mais ils profitèrent de l'honorable asile qui leur était offert pour pousser activement leurs recherches.

L'Académie se réunit régulièrement trois fois par mois ; chaque membre, au bout du mois, avait droit à un jeton, dont le prix intrinsèque ne dépassait pas trois francs, mais dont une ingénieuse composition de Dupré rehaussait singulièrement la valeur : « Dans l'obscurité de la nuit éclairée par la faible lueur du croissant de la lune, un génie, marchant parmi des ruines, tenant un flambeau d'une main, de l'autre soulève le voile qui enveloppe une belle femme représentant la Gaule, assise auprès d'un dolmen et d'un coq ; elle se relève, comme réveillée par le génie, en s'appuyant sur une main ; elle lui présente, de l'autre, un rouleau qu'il cherchait et sur lequel il lit, avec une joie empressée : *Iez a kiziou gall*, ce qui veut dire : *Langue et*

usages celtiques. » C'était tout le rêve des académiciens qui devenait, dans leur poche, une sensible et charmante réalité.

Bientôt on fut en mesure d'imprimer les *Mémoires*. La publication du premier volume, attendue dès le commencement de l'été de 1807, fut retardée de quelques semaines par une cause mystérieuse, mais « infiniment honorable, disait-on, et encourageante pour l'Académie, » dont on ne tarda pas, d'ailleurs, à fournir l'explication : l'impératrice Joséphine daignait en accepter la dédicace. Il fallut donc attendre le jour fixé pour l'audience. Ce fut seulement le 18 septembre qu'Alexandre Lenoir offrit le volume à Sa Majesté ; il s'était fait accompagner pour la circonstance de son confrère Moreau de Saint-Méry, ancien administrateur des duchés de Parme et de Plaisance, qui, par sa parenté éloignée et ses relations fréquentes avec Joséphine, semblait tout désigné pour servir de trait d'union entre l'Académie et l'Impératrice. Il va de soi que ce premier volume parut ensuite précédé d'une épître dédicatoire où, en faisant étalage d'excellents sentiments, les membres de l'Académie indiquaient l'opportunité de leur publication : « C'est, disaient-ils, lorsque le plus grand souverain qu'ait eu la France régénère entièrement ce vaste Empire qu'il devient plus intéressant de recueillir les faits qui ont illustré ses antiques habitants. » Cinq autres volumes de *Mémoires* se succédèrent jusqu'en 1812. Ils continuèrent d'être dédiés à Joséphine, même après qu'elle ne fut plus l'unique impératrice.

Cependant le public ne prenait pas, autant qu'il l'aurait dû, d'intérêt aux recherches de l'Académie. Elle fut même, qui l'eût cru ? en butte à des critiques. Les gazettes s'en mêlèrent et s'égayèrent plus d'une fois aux dépens de nos celtomanes. Le *Journal de l'Empire*, dans son numéro du 26 avril 1810, constatait ce discrédit et n'en paraissait pas du tout scandalisé. La faute semblait être à nos prédécesseurs, qui fondaient un peu trop leur doctrine sur des hypothèses et considéraient l'histoire sous un angle trop fermé.

De bonne heure cependant s'était manifesté au sein de l'Académie un esprit moins étroit. « C'est avec le plus grand plaisir, » écrivait, le 30 décembre 1807, Vialart de Saint-Morys, « que j'ai jugé, par ce que j'ai entendu dans une de vos séances, que l'Académie celtique recueillerait les travaux de ses membres sur les antiquités romaines ou françaises répandues sur le sol de la France, et aussi des dissertations tendant à mieux faire connaître l'histoire des diverses époques de la monarchie. » Il continuait en faisant remarquer que tout le monde ne savait pas le breton, que nous descendons aussi des Romains et des Francs, qu'il fallait répondre par des faits à des attaques, à vrai dire aussi faibles dans le fond qu'impolies dans la forme ; bref, il se plaisait à considérer désormais l'Académie celtique (lui-même emploie cette expression nouvelle) comme une « Société d'antiquités nationales. » Imbu des mêmes idées, le romaniste Roquefort proposa un peu plus tard, le 19 août 1811, de

changer le titre primitif d'Académie celtique en celui de *Société des Antiquaires de France*.

Le projet ne fut pourtant pas encore mis à exécution. Il se heurtait à des confiances robustes et à des convictions obstinées. Il fallut que le mal empirât gravement, que l'intransigeance des fondateurs, qui ne supportaient pas l'examen, mit en fuite leurs contradicteurs. Quand, par suite de ces désertions, les rangs se trouvèrent très éclaircis et quand on eut lieu d'appréhender la dissolution finale, il parut nécessaire d'aviser. Une commission fut chargée d'élaborer de nouveaux règlements et, entre autres dispositions qu'elle fit voter dans la séance du 29 octobre 1813, elle décida d'adjoindre au titre d'Académie celtique celui de *Société des Antiquaires de France*. Les deux appellations coexistèrent quelque temps encore. Puis la seconde supplanta complètement la première, en même temps que le cadre des recherches demeura définitivement élargi. Votre domaine embrassait désormais toute l'histoire, la géographie, les arts et la littérature de la France jusqu'au xvi^e siècle inclusivement. Ce n'était pas une nouvelle Société qui se fondait, c'était l'ancienne qui se régénérait, se sauvait de la ruine, acquérait dans le moment le plus critique un brevet de longévité, dont vous constatez aujourd'hui les heureux effets. Les dettes anciennes furent payées ; les anciens membres, ceux du moins qui consentirent à ratifier la constitution nouvelle, furent maintenus sur les listes ; on s'occupa de ramener les brebis égarées, de récupérer les mémoires soustraits aux archives de l'Académie ; on recruta de nouveaux sociétaires, non sans s'être édifié au préalable sur leurs « titres littéraires », ainsi que sur leurs « qualités morales ». La Société reprit du coup une vitalité qui lui permit d'affronter les orages de la fin de l'Empire.

C'est, en effet, Messieurs, un spectacle touchant que celui de ces historiens, de ces archéologues poursuivant activement leur besogne scientifique au milieu de nos révolutions. Les événements les plus tragiques n'ont pas suspendu leurs séances. Le 29 janvier 1814, au début de la campagne de France et le jour même où Napoléon livrait la bataille de Brienne, M. de Grandpré, dit le procès-verbal, « combattait avec le plus grand avantage divers systèmes émis au sujet des pierres de Carnac ». Et, le 19 juin 1815, lendemain de Waterloo, M. Lerouge donnait lecture d'un article du *Narrateur de la Meuse* concernant un tombeau découvert près de Reffroy. De tels exemples pourraient sans peine se multiplier. Il semble que les malheurs de la patrie aient avivé encore chez ces savants le culte du sol natal et que les déboires de l'heure présente les aient forcés à se réfugier avec d'autant plus d'obstination dans le souvenir du passé.

Les circonstances les obligeaient pourtant, dans l'intérêt de la Société, à se préoccuper un peu du présent. Quelque admiration qu'ils eussent exprimée à diverses reprises pour Napoléon, ils s'étaient toujours sagement tenus en dehors de la poli-

tique. Le moyen qu'il en fût autrement ! La diversité de leurs opinions garantissait à cet égard leur fidélité à un principe qu'ils avaient posé dès l'origine : ils comptaient parmi leurs fondateurs à côté d'un Mangourit, apôtre ardent de la Révolution et zélé propagateur de la franc-maçonnerie, un Legonidec, ancien officier vendéen survivant de l'expédition de Quiberon. Quelques jours à peine après l'entrée de Louis XVIII à Paris, le 21 mai 1814, ils lurent une adresse au roi. La faveur royale leur fut acquise particulièrement grâce à l'appui du ministre de l'Intérieur, l'abbé de Montesquiou, qui témoigna s'intéresser à la langue celto-bretonne, et auquel, par reconnaissance, la Société décerna, le 30 juin, les titres de premier membre honoraire et de président perpétuel, non sans lui offrir, par surcroît, un exemplaire de la Grammaire de Legonidec. Louis XVIII concéda donc à la Société des Antiquaires le titre de *Société royale*, et la séance extraordinaire du 18 octobre 1814, dans laquelle cette faveur fut notifiée et éloquemment commentée, se termina aux cris de : Vive le Roi !

Cinq mois après, Napoléon était de retour à Paris. Cette circonstance ne fut peut-être pas étrangère à quelques démissions qui se produisirent sur ces entrefaites.

Sous la seconde Restauration, la Société royale des Antiquaires de France poursuivit son développement. Sans doute elle ne retrouva pas le chiffre de 73 membres résidants, de 113 membres non résidants et de 30 membres étrangers qui figuraient, en 1807, au moins sur le papier de ses *Mémoires*. La liste de 1820 comprend 5 membres honoraires et 65 membres résidants. Encore fallut-il en rabattre : après soigneux pointage et prière de se mettre en règle avec M. le trésorier, le nombre des membres résidants fut ramené à 50 en 1823. Il n'était plus que de 39 en 1829, sans compter 7 membres honoraires. Toutefois cette apparente réduction de l'effectif ne correspond nullement à une diminution réelle de l'activité des Antiquaires. Ils continuaient de se réunir, d'ordinaire à sept heures et demie du soir, dans une salle dépendant de ce qui avait été le Musée des Monuments français ; le triste abandon auquel ils voyaient désormais réduits les monuments jadis réunis aux Petits-Augustins par Lenoir ne faisait que leur inspirer un plus ardent désir de sauver ce qui avait quelque chance d'échapper au vandalisme des paysans, des architectes, des ingénieurs. Ils intervinrent mainte et mainte fois et eurent souvent, comme pour les Thermes, la consolation de voir leurs efforts couronnés de succès. Ils se mirent en rapport avec les Sociétés étrangères. Ils exigèrent de leurs correspondants des nouvelles fréquentes de ce qui se passait dans les départements. Impitoyables pour ceux de ces correspondants qui avaient le tort de ne pas correspondre, il leur arriva même d'en rayer plusieurs, pour cet unique motif, et afin de faire un exemple. En 1829, Barbié du Bocage proposait l'adjonction au secrétaire général de quatre secrétaires adjoints, qui se partageraient la France et provoqueraient, chacun dans sa circonscription, par des lettres incessantes, les recherches historiques, les découvertes archéolo-

giques. Le baron de Ladoucette, dès 1819, formait le vœu, qu'il vit lui-même en partie se réaliser, qu'il s'élevât dans chaque chef-lieu un musée, un cabinet d'antiques et une bibliothèque, que chaque contrée devînt l'objet d'une monographie, et que les grands hommes eussent leur statue dans les villes qui les avaient vus naître. Puis, pour s'entretenir eux-mêmes dans leur ferveur par le spectacle des résultats acquis et pour se faire connaître davantage au dehors, les Antiquaires organisèrent diverses séances publiques, qui furent l'occasion d'intéressants discours et de très détaillés rapports. La première, présidée par le baron de Ladoucette, se tint le 30 mai 1819 dans la salle du xiv^e siècle du « ci-devant Musée des Monuments français ». La seconde, un an après, le 2 juillet 1820, se tint dans la salle Saint-Jean de l'Hôtel de Ville, sous la présidence du comte Siméon, ministre de l'Intérieur. Quand le secrétaire Bottin — le fondateur du fameux *Almanach du Commerce* — énumérait, dans ces séances, les 180 lectures ou communications qui avaient eu lieu depuis la dernière assemblée et les 65 départements sur lesquels on avait obtenu des renseignements de linguistique, d'histoire ou d'archéologie, il était difficile, même aux indifférents, de ne pas s'incliner devant l'importance d'une Société qui donnait un si bel exemple. « L'impulsion est donnée », affirmait le secrétaire en 1826, et ce n'était que la vérité.

La législation nouvelle introduite en 1827 pour la formation des listes du jury amena une contestation au sujet du titre de Société royale reconnu dès 1814 à la Société des Antiquaires. Pour faire triompher son droit, celle-ci dut renouveler ses démarches auprès du gouvernement et lui soumettre ses statuts; ce lui fut une occasion de les refondre. De cette revision et de l'ordonnance du 4 juillet 1829, qui en fut la conséquence, date en réalité notre organisation actuelle. 10 membres honoraires, 10 correspondants étrangers honoraires, 45 membres résidants, tel fut le chiffre définitivement adopté pour notre personnel : je ne parle pas des associés correspondants, nationaux ou étrangers, dont le nombre demeura indéterminé. Alors fut exigé, pour le désespoir des candidats, cette majorité des deux tiers, réminiscence du droit canon qui, les jours d'élection, fait vaguement ressembler notre compagnie à un conclave. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'aux termes d'un autre article, qui n'est point abrogé, tout associé correspondant et tout membre résidant sont astreints à faire une communication à la Société au moins une fois par an.

En 1830, un amateur suisse était venu proposer au gouvernement une Bible qu'il prétendait avoir été offerte par Alcuin à Charlemagne; ce manuscrit fit grand bruit dans le monde de l'érudition. La Société des Antiquaires nomma une commission qui, après en avoir examiné les feuillets un à un, rédigea un savant rapport. Ce rapport attendait le moment d'être lu à la Société dans le tiroir d'un de nos confrères, bibliothécaire à la Ville, quand de « courageux citoyens » (j'emprunte le style de

l'époque), qui, sur ces entrefaites, s'étaient emparés de l'Hôtel de Ville et, des fenêtres du monument, faisaient le coup de feu avec la troupe, se trouvèrent heureux de mettre la main sur le rapport de nos commissaires et de pouvoir s'en servir... pour bourrer leurs fusils. A cet acte impie, un de nos secrétaires fournit cette excuse touchante que les Héros de juillet n'avaient probablement pas eu le temps de s'enquérir de ce que contenait le rapport en question. En tout cas, cette prose savante ayant été transformée en projectile de guerre, nous ne saurons jamais les raisons pour lesquelles la commission s'était prononcée en faveur de l'antiquité, mais contre l'authenticité du prétendu manuscrit de Charlemagne. *Habent sua fata libelli*, observait finement le rapporteur Taillandier, par manière de conclusion.

Et c'est ainsi que la Société royale des Antiquaires, plus royale que jamais, fut amenée à solliciter une audience de Louis-Philippe. Dès le 12 août 1830 — elle ne perdait pas son temps, — elle lui déclara, par l'organe de son président Depping, qu'elle « venait joindre ses acclamations à celles de la France entière ». Le roi des Français était d'accès facile : les Antiquaires prirent l'habitude de le haranguer fréquemment; ils lui présentaient leurs vœux au renouvellement de l'année; ils lui offraient directement leurs volumes de Mémoires. Le gouvernement fit parvenir des instructions aux ingénieurs des ponts et chaussées pour que les découvertes archéologiques faites au cours de leurs travaux fussent aussitôt communiquées à la Société des Antiquaires. M. Thiers, ministre du Commerce, plus tard le ministre de l'Intérieur accordèrent à notre compagnie une allocation annuelle de 1000 francs.

Le 29 février 1848, il fallut que la Société, d'urgence, supprimât son titre de « royale ». Mais, le 30 décembre 1852, elle devint « impériale », par autorisation du ministre de l'Instruction publique. Dans l'intervalle, Louis-Napoléon l'avait reconnue, par décret du 4 septembre 1852, établissement d'utilité publique.

C'est peu après qu'elle pénétra, ou plutôt qu'elle rentra, grâce à la bienveillance du comte de Nieuwerkerke, directeur des Musées impériaux, dans ce palais du Louvre où elle n'a pas cessé, depuis un demi-siècle, de recevoir une si précieuse hospitalité. L'emménagement dut lui sembler d'autant plus agréable, qu'expulsée depuis vingt ans de l'École des Beaux-Arts, elle avait dû louer une salle, au n° 12 de la rue Taranne, à l'Agence générale des Sociétés savantes.

Pour bien comprendre l'étendue de notre reconnaissance envers l'administration des Musées, il faut connaître ces trois salles du dernier étage où nos archives, notre bibliothèque se trouvent si à l'aise, où nous-mêmes pouvons poursuivre si librement et si cordialement nos scientifiques entretiens. L'air que nous y respirons est saturé d'effluves artistiques; nous nous y sentons enveloppés par les souvenirs des milliers de générations dont les monuments nous entourent; ces monuments eux-mêmes parfois daignent nous visiter : c'est une sculpture, un panneau peint, un morceau de

céramique nouvellement entrés dans les collections du Louvre qu'un conservateur aimable met sous nos yeux et nous commente avec autant de science que de goût. Nul ne pense acheter ces jouissances trop cher en se livrant, pour y atteindre, à l'ascension hebdomadaire. D'ailleurs, l'avez-vous remarqué? l'air du Louvre est si vivifiant que vous avez beau gravir les cent vingt-six marches de nos quatre étages, parcourir sans vous arrêter la longue suite des balcons et des corridors, franchir encore quelques degrés, pour n'en point perdre l'habitude, quand vous parvenez à la salle des séances, vous n'êtes point essoufflés. Je n'en veux pour preuve que ce léger bourdonnement qui se fait parfois entendre, dit-on, dans quelques coins de la salle, et qui vous a fait spirituellement comparer par un de vos présidents à une ruche d'abeilles. Il prouve le plaisir que vous éprouvez à vous revoir, l'abondance des renseignements scientifiques que vous avez à vous communiquer, mais aussi l'excellent état de votre système respiratoire.

Nous parvenons, Messieurs, dans cette revision rapide du passé, à l'une des plus brillantes périodes de nos annales. Pol Nicard le constatait dès 1863 : « Notre Société a rarement atteint, disait-il, à un degré de prospérité pareil. » Le temps était loin où elle avait éprouvé quelque peine à recruter ses membres; le titre d'Antiquaire, désormais envié, faisait que chaque siège vacant devenait l'objet d'une dispute ardente. A la série de nos *Mémoires*, qui comptait déjà trente-sept volumes en 1869, s'était ajoutée en 1848 une série d'*Annuaire*s, qui fit place, dès 1857, à une série de *Bulletins*, dont l'importance alla toujours en augmentant. Puis vous voyez dès lors apparaître sur nos listes quelques-uns de ces grands noms qui sont la gloire de l'érudition et de l'archéologie françaises : Paulin Paris, Alfred Maury, Adrien de Longpérier, Bourquelot, Jérôme Pichon, Charles Lenormant, Jules Quicherat, Léon Renier, Ludovic Lalanne, Anatole de Montaiglon, Ferdinand de Lasteyrie, Bordier, de Saulcy, Vallet de Viriville, Deloche, Chabouillet, Edmond Le Blant, Boutaric, Paul Riant, Guilhermy et tant d'autres. Je me suis fait une loi de ne nommer aucun vivant : je pourrais joindre à ce groupe plusieurs de nos confrères qui ont déjà marqué dans cette génération, et que nous avons le bonheur de conserver parmi nous, comme les gardiens aimés de nos vieilles traditions ou les types accomplis de l'érudition la plus profonde.

Je constatais en commençant que les bouleversements extérieurs n'avaient pu avoir raison de l'ardeur scientifique des Antiquaires. L'histoire de la Société dans cette dernière période en fournit, malheureusement, une nouvelle preuve. Les séances rouvrirent à Paris, sous la présidence de Cocheris, le 5 octobre 1870 et se poursuivirent pendant tout le Siècle. Ceux de nos confrères qui n'étaient pas absents ou retenus aux remparts se retrouvaient ici, chaque semaine, avec bonheur, et y entendaient, par exemple, M. Egger parler de l'usage que les Romains faisaient des

pigeons voyageurs ou des dispositions prises dans l'antiquité pour la conservation des monuments publics.

Quand, après les jours sombres de 1871, la France se reprit à vivre, le travail se continua avec un redoublement d'énergie. Aucune partie du domaine de nos recherches ne fut abandonnée. Vous savez même par suite de quelle pensée touchante la mutilation du sol de la patrie contribua à nous ouvrir un nouveau champ d'activité. Auguste Prost, le Messin bien connu, qui, en demeurant Français, n'avait point dit adieu à l'histoire de la Lorraine, nous a, au moment de sa mort, légué 100.000 francs pour continuer ses travaux. De là ces *Mettensia*, dont nous avons publié déjà six fascicules, entièrement consacrés à l'histoire ou à la bibliographie lorraines. Le vœu de notre confrère est exaucé : au point de vue historique, Metz n'a point cessé de faire partie du domaine pieusement exploité par les Antiquaires de France !

Il resterait à parler des autres progrès réalisés pendant ce dernier quart de siècle, du développement de notre *Bulletin*, de l'amélioration de nos planches, de l'augmentation du nombre de nos séances, de la rédaction de la *Table* de nos publications, de l'organisation de la publicité, de l'ordre mis dans nos livres, de l'accroissement de l'effectif de nos correspondants et du prestige toujours plus grand attaché au titre d'Antiquaire. Mais cette histoire est la vôtre, Messieurs : point n'est besoin de vous la remémorer.

Laissez-moi seulement adresser un souvenir ému à quelques-uns des confrères récemment disparus qui ont le plus contribué, durant cette période, à la gloire des Antiquaires : Louis Courajod, Georges Duplessis, Samuel Berger, Alexandre Bertrand, Eugène Müntz, Édouard Corroyer.

Encore une fois, je ne veux rien dire des vivants. C'est, je le sais, répondre à votre sentiment. Si j'entreprenais d'expliquer ce que la Société doit aux lumières, au dévouement, à l'expérience de tel ou tel, dont j'ai les noms présents à l'esprit, c'est tout un nouveau rapport qu'il me faudrait recommencer, et vous reprocheriez avec raison à votre secrétaire d'interpréter d'une façon singulière la devise choisie dès germinal an XIII par l'Académie celtique, dont la Société des Antiquaires s'est toujours inspirée et qui n'a point cessé de figurer sur vos publications : *Tout pour la gloire de nos aïeux, Gloriam majorum*.

Le président remercie le secrétaire de son remarquable rapport, dont l'assistance a si bien apprécié le charme et toute la délicatesse.

Il est procédé ensuite à la proclamation des médailles. Le président s'exprime en ces termes :

Sur l'initiative et avec le généreux concours de M. Charles Ravaisson-Mollien,

ancien président, la Société a décidé de décerner, à l'occasion du Centenaire, un certain nombre de médailles d'or et d'argent aux associés correspondants nationaux ou étrangers dont les noms suivent :

MÉDAILLES D'OR.

MM.

1. LÉON GERMAIN DE MAIDY . . . Secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
2. R. P. JOSEPH GERMER-DURAND . . Prieur des Assomptionnistes de Notre-Dame de France, à Jérusalem.
3. HENRI JADART . . . Secrétaire général de l'Académie de Reims.
4. EDGAR MAREUSE . . . Secrétaire du Comité des Inscriptions parisiennes.
5. ERNEST PETIT . . . Président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.
6. ÉDOUARD PIETTE . . . Juge honoraire, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Rumigny (Ardennes).
7. JULES PILLOY . . . Membre de la Société académique de Saint-Quentin.
8. JULES ROMAN . . . Correspondant honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Embrun.

MÉDAILLES D'ARGENT.

MM.

1. D^r LOUIS CARTON . . . Médecin major au 4^e Tirailleurs, président de la Société archéologique de Sousse (Tunisie).
2. GUSTAVE CHAUVET . . . Ancien président de la Société historique et archéologique de la Charente, à Ruffec.
3. HENRY COROT . . . Archéologue, à Savoisy (Côte-d'Or).
4. LÉON COUTIL . . . Président de la Société normande d'études préhistoriques, aux Andelys (Eure).
5. JOSEPH DESTRÉE . . . Conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels, à Bruxelles.
6. LÉON DUMUÏS . . . Conservateur-adjoint du Musée historique de l'Orléanais.
7. GASTON GAUTHIER . . . Instituteur public à Murlin (Nièvre).
8. BARON HENRY DE GEYMÜLLER . . Correspondant de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), à Baden-Baden.
9. JEAN-BAPTISTE GIRAUD . . . Conservateur au Musée archéologique de la ville de Lyon.
10. MARQUIS DES MÉLOIZES . . . Membre de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

MM.

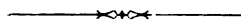
11. Abbé E. MÜLLER. Aumônier de l'hospice Condé, à Chantilly.
12. ALBERT NÄEF. Architecte du service des Antiquités de la Suisse, à Lausanne.
13. Chanoine A. PORÉE. Archiviste diocésain, membre de la Société libre d'agriculture, sciences et arts de l'Eure, curé deournainville (Eure).
14. LOUIS RÉGNIER. Membre du conseil de la Société française d'archéologie, à Évreux.
15. Professeur VALDEMAR SCHMIDT. . Conservateur des Musées royaux, à Copenhague.
16. OCTAVE VAUVILLÉ. Archéologue, à Pommiers (Aisne).

La séance est levée à quatre heures et demie.



II

BANQUET DU PALAIS D'ORSAY



BANQUET DU PALAIS D'ORSAY

Le soir, à huit heures, au Palais d'Orsay, un banquet réunissait les membres et les correspondants de la Société des Antiquaires de France, ainsi que les délégués des Académies et des Sociétés savantes qui avaient assisté dans la journée à la séance solennelle tenue au Louvre.

Le menu porte en tête une charmante reproduction d'une miniature de la collection Dutuit, *Le Banquet du Paon*, d'après le manuscrit du Grand Alexandre.

A la table d'honneur, présidée par M. Henri Omont, ont pris place : MM. Ch. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, Albert Kaempfen, directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre, Léon Heuzey, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, Maurice Croiset, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, R. de Saint-Arroman, Noël Valois, Ermanno Ferrero, Valdemar Schmidt, Charles H. Read, Edward Hailstone, H. Yates Thompson, Jules Lair, Babelon, Héron de Villefosse, le prince Roland Bonaparte, etc.

Au dessert, M. Henri Omont, président, se lève et prononce les paroles suivantes :

Messieurs et chers confrères,

Les fêtes de notre Centenaire vont bientôt prendre fin, ne nous laissant qu'un seul et bien vif regret, celui de l'absence de notre cher président. Si la Faculté le lui eût permis, il aurait été si heureux — il me le disait, il y a quelques heures encore, en me chargeant de vous le répéter — d'être tantôt et en ce moment au milieu de nous.

Il est de cœur avec nous pour porter un toast aux personnalités éminentes qui nous ont fait l'honneur d'assister et de prendre part aux fêtes du Centenaire de notre Société et dont la présence ce soir ici contribue encore à en rehausser l'éclat.

Je lève mon verre, en votre nom, en l'honneur de notre confrère M. Charles Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique,

qui a si bien parlé tantôt de notre art et de nos antiquités nationales, et dont les paroles si éloquentes et si justes ont soulevé d'unanimes applaudissements.

Je vous proposerai aussi de lever nos verres en l'honneur de M. Kaempfen, directeur des Musées nationaux, auquel notre Société doit et gardera toujours une reconnaissance particulière de l'hospitalité qu'il lui a si gracieusement continuée dans le Palais du Louvre; à MM. Heuzey et Maurice Croiset, représentants de l'Institut de France, qui ont bien voulu aussi s'associer à nos fêtes; à MM. les délégués des Sociétés savantes qui, de l'étranger et de tous les points de la France, ont répondu en si grand nombre à notre appel et à qui nous sommes particulièrement heureux d'adresser un salut de cordiale confraternité.

Mes chers confrères,

Si beaucoup d'entre vous ont pu déjà feuilleter et admirer le beau volume qui perpétuera dignement le Centenaire de notre vieille et chère Société, ils le doivent à l'un de nos confrères qui, en cette occasion comme en beaucoup d'autres, ne nous a jamais marchandé ni sa science ni son dévouement. Aussi suis-je certain d'être votre interprète à tous en apportant ici à notre cher et savant confrère M. Héron de Villefosse le témoignage de notre cordiale et affectueuse reconnaissance.

M. Héron de Villefosse, président de la Commission du Centenaire, se lève à son tour et s'exprime en ces termes :

Mes chers confrères,

Je crois que vous seriez incrédules, et vous auriez bien raison, si je vous disais que je suis tout à fait confus des paroles de notre président. J'aime mieux vous avouer que j'en suis fier et que je l'en remercie de tout cœur. J'ai fait mon possible pour remplir complètement la tâche que vous m'aviez confiée, pour donner à la célébration de notre Centenaire un éclat digne à la fois de la Société des Antiquaires de France et de la mémoire des savants qui l'ont illustrée depuis un siècle. Si tout a marché à souhait aujourd'hui, c'est pour moi la meilleure et la plus douce des récompenses.

Notre président n'a oublié qu'un nom parmi ceux qu'il vient de prononcer, le sien. Cette fête se termine à notre satisfaction commune; nous en garderons un souvenir durable et charmant : c'est à son dévouement que nous le devons. Appelé à remplacer à l'improviste M. le comte Durrieu qu'une indisposition retenait chez lui, puis M. H. Bouchot que d'autres devoirs enchaînaient ailleurs, M. Henri Omont a accepté cette situation inattendue avec une bonne grâce parfaite et avec la plus grande

simplicité; il a supporté le poids de cette journée mémorable. En dirigeant avec tant de tact et d'autorité nos deux réunions, il a été le meilleur ouvrier de leur succès. Avec moi vous voudrez tous lui en témoigner notre vive gratitude.

La plupart de nos confrères, présents ou absents, français ou étrangers, ont apporté une contribution personnelle à la célébration de notre Centenaire. De leur collaboration féconde est sortie un magnifique volume qui vous a été distribué aujourd'hui et qui restera comme un monument durable, comme un spécimen des recherches et de la doctrine de notre Société. Il fixe la portée et l'esprit de nos travaux à l'aurore du *xx*^e siècle; il en démontre la variété et l'importance. Tous ceux qui ont bien voulu concourir à cette œuvre d'érudition patiente et avisée méritent des félicitations et des remerciements.

Mais une manifestation comme celle d'aujourd'hui ne s'organise pas sans faire un appel spécial, pour les besognes ingrates, à la bonne volonté, au zèle et à l'abnégation de quelques confrères. Quand il s'agit de se dévouer pour le bien commun, il y en a parmi nous qui sont incorrigibles : ce sont toujours les mêmes qui maintiennent la tradition. Ai-je besoin de vous les dénoncer? Leurs noms sont déjà sur vos lèvres.

C'est d'abord notre archiviste, M. Maurice Prou, qui a pris la peine de dresser une longue liste des membres de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires insérée en tête du volume. L'auteur de la Table de nos publications, celui d'entre nous qui connaît le mieux les origines de notre Société, pouvait seul mener à bonne fin cette tâche difficile.

C'est ensuite notre confrère M. Étienne Michon, toujours obligeant, toujours dévoué, toujours prêt à rendre service sans ostentation. Que de fois nous avons eu recours à lui! Je suis heureux de trouver l'occasion de lui dire publiquement, au risque d'offenser sa modestie, combien nous lui sommes reconnaissants du soin qu'il apporte à la publication de notre *Bulletin* dont l'intérêt s'accroît chaque jour sous son active impulsion.

Et puisqu'il s'agit de nos publications, n'est-ce pas le moment de prononcer un autre nom, particulièrement cher à tous, celui du doyen de nos membres honoraires, celui du gardien fidèle et vigilant de nos traditions, M. Anatole de Barthélemy, qui ne veut céder à personne l'honneur de diriger les *Mémoires* de la Société et donne, depuis de longues années, à ses jeunes confrères l'exemple d'un dévouement que rien ne peut ralentir et d'une ardeur qui ne s'éteint jamais.

Enfin notre excellent trésorier M. Blanchet s'est chargé de toute la besogne obscure, de toute l'organisation matérielle de cette journée. C'est à lui que nous devons le plaisir de cette agréable soirée; il s'est multiplié pour que rien ne manque à notre bien-être et à notre satisfaction. Nous serions fort ingrats de ne pas lui en conserver une reconnaissance particulière.

Dans les télégrammes reçus ce matin, un de nos plus éminents correspondants étrangers honoraires, le professeur Otto Hirschfeld, souhaitait à la Société des Antiquaires de France, dans un langage majestueux, un nouveau siècle de bonheur et de prospérité. Nous formons tous le même vœu. Nos enfants ou nos petits-enfants en verront, je l'espère, l'accomplissement; ils nous remplaceront au banquet de ce second Centenaire !

Je ne sais quel homme d'esprit a défini l'archéologie une science consistant à corriger les erreurs des autres et à en commettre soi-même de nouvelles. La boutade est amusante, mais la définition est quelque peu exagérée. Il ne faut pas cependant se faire d'illusions : il est certain que dans cent ans beaucoup de nos travaux auront vieilli et seront probablement oubliés. Il restera tout de même quelque chose de nos efforts : nous aurons fait avancer la science; nous aurons mis la vérité en marche sur bien des points; elle apparaîtra plus claire et plus belle; elle s'imposera plus facilement. Et les noms des plus vaillants, les noms de ceux dont l'œuvre aura été la plus solide, vivront toujours, entourés du souvenir respectueux qui s'attache aux existences noblement remplies. Comme le dit la belle devise de notre Société, rappelée avec tant d'à-propos par notre secrétaire, M. Noël Valois, à la fin du rapport charmant et si délicat dont il nous a donné lecture à la séance du Louvre, nous aurons travaillé pour la gloire de nos ancêtres, *Gloriae majorum*. C'est la pensée qui doit encore et toujours nous guider.

Je lève mon verre à la gloire de ces ancêtres. Je le lève aussi en l'honneur de nos confrères vivants et présents, en l'honneur du président de la Société le comte Durrieu, dont nous regrettons l'absence et que nous aurions tant aimé à acclamer aujourd'hui, en l'honneur de tous ceux qui sont venus nous apporter cette gerbe magnifique de sympathies chaleureuses, cordiales et fécondes. Je le lève à la prospérité croissante de notre chère Société des Antiquaires de France, au succès de nos jeunes confrères, car le culte des ancêtres ne nous empêche jamais d'avoir foi dans l'avenir et d'y placer nos meilleures espérances.

M. Ch. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, prend ensuite la parole :

Messieurs,

Cet après-midi, en écoutant M. Noël Valois nous raconter avec tant d'esprit les évolutions de votre Société, je me disais que les historiens et les archéologues sont des gens heureux et que l'histoire est une bonne déesse qui ne trahit point ceux qui ont confiance en elle; elle leur procure des joies qui peuvent paraître austères à bon

nombre de nos contemporains et qui cependant sont très douces et très sincères, elle ennoblit leur vie, elle en assure l'unité et la dignité. Souvent, autour de ceux qui sont les plus fervents servants de son culte, les années s'écoulent, les générations se succèdent les unes aux autres, tandis qu'eux-mêmes conservent intactes la vigueur de leur intelligence et la jeunesse de leur foi scientifique. Et si je n'ose citer les noms de ceux qui sont ici présents, il n'est point défendu de dire du bien des absents, et comment ne penserions-nous pas à celui dont on fêtait récemment le cinquantième à la Bibliothèque nationale, à notre vénéré maître M. Léopold Delisle, qui cet après-midi était au milieu de nous ?

Je sais bien, et M. Héron de Villefosse vient de nous le rappeler, que les historiens travaillent sur un sol mouvant où les constructions en apparence les plus solides risquent de n'être le lendemain que des ruines. Mais alors même que les œuvres vieillissent, que des théories nouvelles viennent se substituer aux théories de la veille, le souvenir de ceux qui se sont dévoués à la science ne s'efface pas. C'est encore avec respect que nous prononçons le nom d'un Ducange, d'un Montfaucon, d'un Mabillon, pour ne parler que de vos lointains devanciers. Et je suis convaincu que lorsque vos successeurs, célébrant le second Centenaire de la Société, ouvriront ce beau recueil de Mémoires que vous venez de publier à l'occasion de votre premier Centenaire, ce sera aussi avec respect qu'ils liront les noms de ceux qui y ont collaboré et qu'ils diront qu'eux aussi ont bien mérité de la science et de l'histoire nationale. C'est ainsi que d'un siècle à l'autre se nouent les liens affectueux de la tradition, et puisque M. Héron de Villefosse évoquait en terminant votre devise *Gloriae majorum*, permettez-moi d'essayer de la compléter : *Gloriae majorum, felicissimis annis vivorum, prospero successu posterorum*.

D'autres toasts sont portés par plusieurs délégués :

Au nom de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, par M. Francis de Crue :

Messieurs,

En témoignage d'admiration pour vos travaux, de reconnaissance pour votre exemple et votre charmant accueil, au nom de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, je lève mon verre en l'honneur de la Société nationale des Antiquaires de France. Je porte mon toast aussi au nom des Suisses qui assistent à cette fête, parmi lesquels nous nous honorons de compter un des lauréats de la journée, M. Naef, de Lausanne. A la Société des Antiquaires et à la France, les Suisses, amis fidèles !

Au nom de l'Académie des sciences de Turin, par M. Ermanno Ferrero :

Messieurs,

A l'époque de la fondation de la Société des Antiquaires, votre Compagnie et l'Académie royale des sciences de Turin, que j'ai l'honneur de représenter, se trouvaient sous le même gouvernement. Le Piémont venait d'être annexé à la France.

Les dominations étrangères laissent toujours des souvenirs douloureux aux peuples qui les ont subies. Ce n'est pas le cas de la domination française en Piémont. Cette domination y fut bienfaisante, elle excita les esprits, elle sema des idées nouvelles qui contribuèrent à la préparation du grand mouvement terminé par la délivrance de l'Italie, par cette grande œuvre à laquelle ensuite la France a pris une part si considérable.

Permettez donc, Messieurs, que je lève mon verre, non seulement comme représentant de l'Académie de Turin, en portant à la Société des Antiquaires le salut cordial d'une sœur aînée, mais que je le lève aussi, comme Italien, en l'honneur de la France, de la noble nation à laquelle ma patrie est liée par une dette de reconnaissance impérissable. Je crie de tout mon cœur : Vive la France !

Au nom de la Société des Antiquaires du Nord de Copenhague, par M. Valdemar Schmidt :

Je prends la liberté, au nom de la Société royale des Antiquaires du Nord, à Copenhague, de féliciter la Société nationale des Antiquaires de France à l'occasion du Centenaire qui nous a réunis aujourd'hui à cette charmante et magnifique fête. La Société des Antiquaires du Nord ne remonte pas si haut en âge que la Société des Antiquaires de France ; cependant, dans deux ans elle aura existé et travaillé pendant quatre-vingts ans. Les deux Sociétés ont commencé presque de la même manière : au début, l'une et l'autre s'occupa tout spécialement de l'étude de l'ancienne langue et l'ancienne littérature des pays respectifs. Comme l'Académie Celtique aborda l'étude des langues gauloise et celtique, la Société des Antiquaires du Nord s'occupa avant tout de l'édition des textes exacts des Sagas islandaises, de leurs traductions et interprétation. Mais, à côté de ce but que la Société poursuit encore aujourd'hui, l'étude des objets d'antiquité, l'archéologie proprement dite a joué un rôle de plus en plus prédominant dans ses travaux. La Société des Antiquaires de France nous est et a été toujours, pour nous autres archéologues scandinaves, une société-sœur bien chère ; mais elle a été aussi pour nous une société-mère, que nous aimons et respectons, et qui nous a indiqué à toute époque, par ses travaux, le chemin à suivre. Nous profi-

tons de l'occasion, en exprimant notre profonde gratitude envers la Société des Antiquaires de France, et en même temps notre espoir que le nouveau siècle de travail qui s'ouvre aujourd'hui sera un temps aussi heureux et aussi fructueux pour la science que les cent ans qui viennent de s'écouler. La Société des Antiquaires de France a publié une longue série de mémoires et de recherches traitant de toutes les branches de l'archéologie, lesquels seront dans tout l'avenir un trésor des plus précieux, où viendront puiser avec profit tous ceux qui, dans les temps futurs, s'occuperont d'archéologie. Je lève mon verre et je bois à la prospérité et à la gloire de la Société nationale des Antiquaires de France dans les années qui vont venir.

Au nom de la Société des Antiquaires de Londres, par M. Charles-H. Read :

Monsieur le président et Messieurs,

Je regrette de n'avoir pas été un peu renseigné d'avance sur le programme du magnifique banquet que vous nous avez donné. Si j'avais su qu'il serait question de toasts, j'aurais pris la précaution de choisir des phrases dignes de l'occasion et de la Société où je me trouve. Mais, comme délégué de la Société des Antiquaires de Londres, je ne veux pas paraître manquer de bonne volonté et de courtoisie auprès de vous quand tous les représentants de l'archéologie lèvent leurs verres à la santé de la Société des Antiquaires de France, surtout dans un moment si propice pour nos deux pays. Permettez-moi donc, Messieurs, de vous offrir les souhaits les plus sincères et les plus amicaux. J'ai la conviction que les liens qui nous unissent dureront toujours.

Au nom de la Société d'histoire naturelle de Colmar, par M. le docteur Émile Neumann :

La Société d'histoire naturelle de Colmar (Alsace) m'a fait l'honneur de me déléguer pour la représenter à la célébration du Centenaire de la Société nationale des Antiquaires de France. J'en suis bien flatté et profondément touché, très heureux d'être auprès de vous son fidèle interprète pour vous assurer de ses sentiments de confraternité scientifique et de vive sympathie. La Société d'histoire naturelle de Colmar, est-il besoin de le dire, suit avec un intérêt constant, et aussi avec le plus grand profit, vos travaux, vos labeurs auxquels tant d'hommes éminents veulent bien apporter leur précieux et incessant concours. Je viens en son nom affirmer les liens étroits et indissolubles qui l'attachent à vous et je bois à la prospérité de cette jeune et vaillante centenaire qui s'appelle « la Société nationale des Antiquaires de France ».

Au nom de la Société « la Haute-Auvergne », par M. Émile Cheylud :

Messieurs,

Au nom de la Société des sciences, lettres et arts « la Haute-Auvergne », je lève mon verre en l'honneur de la Société nationale des Antiquaires de France.

Je me félicite d'avoir été chargé de cette mission, et en adressant à l'ancienne et savante Société des Antiquaires de France les respectueuses sympathies de la jeune et modeste Société « la Haute-Auvergne », je me fais un devoir de rappeler les noms de quelques Cantaliens qui, à divers titres, appartenrent à la Société des Antiquaires.

C'est d'abord l'abbé Labouderie, né à Chalinargues (Cantal) en 1776. Prédicateur renommé, historien philologue, l'abbé Labouderie était membre résidant de notre Société et eut le grand honneur d'en devenir le président ;

C'est Dérubier du Chatelet, membre correspondant, auteur de l'ouvrage le plus important que nous possédions sur le Cantal, le *Dictionnaire historique et statistique* ;

C'est enfin le vicomte de Rochemonteix, enlevé prématurément à la science archéologique quelques jours après la publication de son beau livre : *les Églises romanes de la Haute-Auvergne*.

Monsieur le président, Messieurs, je lève mon verre à la prospérité de la Société nationale des Antiquaires de France.

Au nom de la Commission des Monuments mégalithiques, par M. le docteur L. Capitan :

Messieurs,

La Commission des Monuments mégalithiques, émanation de l'Académie Celtique et de la Société des Antiquaires de France, a tenu à vous envoyer ce soir son plus filial et plus cordial souvenir. Elle a chargé son vice-président de vous transmettre ses vœux et ses souhaits. C'est donc pour moi un grand honneur et une vraie joie que de lever mon verre en l'honneur du Centenaire de la Société des Antiquaires de France.

M. Gosset, délégué de l'Académie nationale de Reims, et M. G. Le Breton, directeur du Musée archéologique de Rouen, prennent également la parole.

A onze heures et demie, on se sépare en emportant le meilleur souvenir de cette cordiale réunion.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

REPRÉSENTÉES PAR DES DÉLÉGUÉS

ALSACE-LORRAINE.

Colmar. Société d'histoire naturelle D^r EMILE NEUMANN.

AUTRICHE-HONGRIE.

Spalato. Museo archeologico. Bullettino di archeologia e storia dalmata Abbé BEURLIER.

BELGIQUE.

Bruxelles. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts FRANZ CUMONT.
— Société d'archéologie —
— Société royale de numismatique . . . P. BORDEAUX.
Anvers. Académie royale d'archéologie . . . Chanoine VAN DEN GHEYN.
Gand. Société d'histoire et d'archéologie . . . —
Mons. Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut LÉON LOSSEAU.

DANEMARK.

Copenhague. Société royale des Antiquaires du Nord . VALDEMAR SCHMIDT.

ÉGYPTE.

Le Caire. Comité de conservation des Monuments de l'art arabe A. BAUDRY, A. RHÔNÉ.

ÉTATS-UNIS.

Philadelphie. American philosophical Society . . . Marquis DE NADAILLAC.

FRANCE.

Paris. *Institut national de France :*
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. MAURICE CROISSET.
Académie des Beaux-Arts LÉON HEUZEY.

<i>Abbeville.</i>	Société d'émulation	EM. DELIGNIÈRES.
<i>Amiens.</i>	Société des Antiquaires de Picardie . .	GEORGES DURAND.
<i>Angers.</i>	Société nationale d'agriculture, sciences et arts	BRICHET.
<i>Aurillac.</i>	Société des sciences, lettres et arts « la Haute-Auvergne »	ÉMILE CHEYLUD.
<i>Autun.</i>	Société éduenne des lettres, sciences et arts	JOSEPH DÉCHELETTE.
<i>Auxerre.</i>	Société des sciences historiques et natu- relles	PÉRON.
<i>Avignon.</i>	Académie de Vaucluse	LABANDE.
<i>Bar-le-Duc.</i>	Société des lettres, sciences et arts . .	ANDRÉ LESORT.
<i>Beaune.</i>	Société d'histoire et d'archéologie. . .	AMABLE MOLIN.
<i>Beauvais.</i>	Société académique de l'Oise	Chanoine MARSAUX.
<i>Bourges.</i>	Société des Antiquaires du Centre. . .	Vicomte CH. DE LAUGARDIÈRE.
<i>Caen.</i>	Société des Antiquaires de Normandie .	ÉMILE TRAVERS.
—	Académie des sciences, arts et belles- lettres de Caen	—
—	Société française d'archéologie. . . .	A. LE FÉRON DE LONGCAMP.
<i>Cambrai.</i>	Société d'émulation	CHARLES PETIT.
<i>Châlons-sur-Marne.</i>	Société d'agriculture, sciences et arts de la Marne	SCHMIT.
<i>Chartres.</i>	Société archéologique d'Eure-et-Loir. .	ROGER DURAND.
<i>Châteaudun.</i>	Société dunoise; archéologie, histoire, sciences et arts	HENRY LECESNE.
<i>Cherbourg.</i>	Société académique	LOUIS SALLÉ.
<i>Compiègne.</i>	Société historique.	PLESSIER.
<i>Corbeil.</i>	Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix. .	A. DUFOUR.
<i>Dijon.</i>	Commission départementale des antiqui- tés de la Côte-d'Or	FERDINAND REY.
<i>Épinal.</i>	Société d'émulation des Vosges . . .	P. CHEVREUX.
<i>Gap.</i>	Société d'études des Hautes-Alpes . .	JOSEPH ROMAN.
<i>Guéret.</i>	Société des sciences naturelles et archéo- logiques de la Creuse	AUTORDE.
<i>Limoges.</i>	Société archéologique et historique du Limousin	RENÉ FAGE.
<i>Meaux.</i>	Société historique et littéraire de la Brie.	GEORGES GASSIES.
<i>Montauban.</i>	Société archéologique de Tarn-et-Garonne.	Chanoine POTTIER.
<i>Montbéliard.</i>	Société d'émulation	ALBERT ROUX.
<i>Montpellier.</i>	Académie des sciences et lettres . . .	ÉMILE BONNET.
<i>Nevers.</i>	Société nivernaise des lettres, sciences et arts.	R. DE LESPINASSE.
<i>Orléans.</i>	Société archéologique et historique de l'Orléanais	L. DUMÜYS.

<i>Paris.</i>	Société de l'histoire de France	JULES LAIR.
—	Association pour l'encouragement des études grecques.	PAUL TANNERY.
—	Société d'anthropologie	PAUL SÉBILLOT.
—	Société de l'histoire de Paris	A. BRUEL.
—	Société des amis des monuments parisiens.	CHARLES NORMAND.
—	Société française de numismatique . .	E. CARON.
—	Commission des monuments mégalithi- ques	D ^r L. CAPITAN.
<i>Périgueux.</i>	Société historique et archéologique du Périgord	MARQUIS DE FAYOLLE.
<i>Poitiers.</i>	Société des Antiquaires de l'Ouest . .	CHARLES TRANCHANT.
<i>Pontoise.</i>	Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin	J. DEPOIN.
<i>Reims.</i>	Académie nationale	ALPHONSE GOSSET.
<i>Romans.</i>	Comité d'histoire religieuse des diocèses de Valence, Grenoble, Gap et Viviers .	CHANOINE ULYSSE CHEVALLIER.
<i>Saintes.</i>	Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis	COMTE DE CROZES-LEMERCIER.
<i>Saint-Omer.</i>	Société des Antiquaires de la Morinie .	J. DESCHAMPS DE PAS.
<i>Saint-Quentin.</i>	Société académique	JULES PILLOY.
<i>Semur.</i>	Société des sciences historiques . . .	COLONEL MARQUIS DE VIRIEU.
<i>Sens.</i>	Société archéologique	ABBÉ CHARTRAIRE.
<i>Tarare.</i>	Société des sciences naturelles. . . .	EUGÈNE PROTHIÈRE.
<i>Toulouse.</i>	Société archéologique du midi de la France	FÉLIX PASQUIER.
<i>Versailles.</i>	Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise.	H. PAISANT.

GRANDE-BRETAGNE.

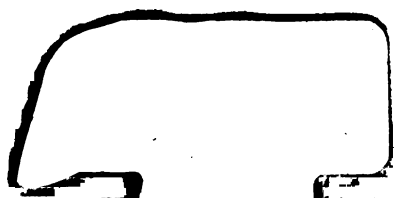
<i>Londres.</i>	Society of Antiquaries of London . . .	CHARLES-H. READ.
<i>Cambridge.</i>	Cambridge Antiquarian Society . . .	HALLSTONE.

ITALIE.

<i>Turin.</i>	Reale Accademia delle scienze	ERMANNIO FERRERO.
<i>Modène.</i>	Reale Accademia di scienze, lettere ed arti.	E. MASCART.

SUISSE.

<i>Genève.</i>	Société d'histoire et d'archéologie. . .	FRANCIS DE CRUE.
----------------	--	------------------



Arc 100.1.7
Centenaire (1804-1904)
Widener Library
006637299
3 2044 080 981 244

